Les fulbe

Christian Seignobos

Les Fulbe et Foulbéisés, par leur nombre et l'espace qu'ils contrôlent, demeurent l'élément de peuplement le plus important de la province. Ils ont, à la charnière des XVIIIe et XIXe siècles, conquis les espaces ouverts les plus riches : le Diamaré, les plaines du mayo Louti, les régions de Binder-Doumrou, Guidiguis, Kalfou...

Tous les autres groupes ethniques, excepté l'entité Kotoko-Arabes Showa, ont eu à réagir à la stratégie de conquête des Fulbe et chacun a dû se situer par rapport à eux, spatialement, politiquement et idéologiquement (Martin, 1981 : 314). Leur irruption conquérante a provoqué chez les groupes proches des massifs des contractions géographiques. Elle a enrayé des processus migratoires comme les remontées Mundang-Tupuri ou les mouvements du Logone aux monts Mandara. Elle a fragmenté de grands groupes comme les Musgum, les Giziga et les Mundang. Elle a aboli des chefferies *haa'be* puissantes comme celles de Bi-Marva et de Zumaya-Lamordé, asservi voire exterminé des peuples entiers : Zumaya, Baldamu, Boyboy... Elle a accéléré la désagrégation des institutions théocratiques de Goudour et de Sukur. Elle a, enfin, créé des réseaux de clientèles, de tributaires, informels ou réels selon les moments, dans le but essentiel d'alimenter la traite.

Les Fulbe ont construit un modèle d'organisation politique qui, favorisé par l'administration coloniale, s'est étendu à d'autres ethnies et perdure largement aujourd'hui. Ils représentent encore un creuset pour les nouveaux islamisés, qui ainsi s'identifient à un modèle social toujours valorisé. De plus, au sud d'une ligne Mora-Pouss, le foulfouldé s'est imposé comme langue véhiculaire.

Toutefois, le monde peul cache une grande complexité du fait de l'hétérogénéité des populations de départ. Les modes de conquête furent dissemblables et chaque entité peule réagit à sa façon sur des groupes autochtones eux-mêmes différents. Ces fractions peules engendrèrent une nébuleuse de sous-catégories : les Foulbéisés, généralement composites et souvent d'origine servile.

Jusqu'en 1963 et même 1966, mention est faite dans les recensements administratifs des « races » et des religions. L'administration coloniale a toujours manifesté son intérêt de mieux cerner les composantes ethniques de ses « laouanats » et des agglomérations pour une surveillance politique et une gestion économique plus efficaces. Le *Tableau des populations de la Subdivision de Maroua* du 31 décembre 1940 de H. Mauguin est exemplaire de cette volonté d'aller vers une détermination ethnique plus fine. Mais l'administrateur déplore l'inégalité dans la qualité des recensements : « Tous les recensements autres que ceux de MM. Lescan (fin 1939) et Mauguin (1940) comptent en effet comme "foulbés" des quartiers à majorité bornouane ou arabe Showa. Ainsi, à Bogo, le recensement Texier de 1938 donne les chiffres ni des Arabes, ni des Bornouans, ni des ex-Kirdi islamisés de Balda, tous classés « foulbé ». Ceci n'est donc qu'un travail de base qui devra être sans cesse modifié au fur et à mesure des recensements ultérieurs. »

Dans ces tableaux de recensement, les Fulbe sont divisés en « Badéwa », « Illaga », « Maoundihen », « Ngara », « Sawa », « Tara » et « rimaïbé ». Par simplification, on désigne l'ensemble des Fulbe du lawanat par la fraction peule à laquelle appartient son prince. Toutefois, si elle est souvent majoritaire, elle n'est jamais exclusive, loin s'en faut.

Sont déclarés « Badéwa » les ressortissants peuls de Maroua (alors que dans ce cas, ils sont infiniment minoritaires), de même que ceux de Doursoungo, Gayak, Kodek et Kosséwa. Les « Foulbé Sawa » peuplent Mbozo-Débi (Mbozo), Dakar, Doulek, Dourga et Godola ; les « Peuls Illaga », Gawel, Gazawa, Katoual, Meskin ; les « Maoudihen », Fadaré et Yoldéo ; les « Ngara », Balaza, Jéjébé (Balaza-Lamido), Djoulgouf, Doga, Malam-Pétel et Petté ; les « Tara », Kongola-Djiddéo, Kongola-Djélao, Kongola-Saïd, Dargala, Kahéo et Zoumaya ; les « rimaïbe » enfin, Papata.

On note l'absence des Fulbe Bagaarmi, qui n'ont pas de « grands commandements » dans la subdivision, mais y sont pourtant bien représentés. Plus tard, l'affinement de l'appartenance ethnique dans les recensements sera différemment interprété selon les administrateurs, certains préférant ne pas s'engager dans les subdivisions du monde peul, n'opérant qu'un tri entre Bornouans, Fulbe, *riimay'be* (affranchis) et Foulbéisés.

Les grands mouvements et la mise en place du peuplement peul

Il faut souligner l'ancienneté de la présence peule dans le Nord-Cameroun, présence d'abord attestée sur le pourtour du lac Tchad aux VIIIe et XIIe siècles. Les Fellata (appellation des Peuls au Tchad) ont vécu auprès des Buduma et des Kuri bien avant le gros des migrations issues du Malle (Carbou, I, 1912 : 71-108). Du XIIe au XIVe siècle, ce sont les départs échelonnés de l'empire du Mali vers l'est. Du XVe au XVIIe siècle, des colonies fulbe importantes prospèrent dans les États hausa et au Bornou. Le XVIIIe siècle est celui de la pénétration de plus en plus massive de groupes peuls vers la zone soudanienne, à la suite d'éléments pionniers comme les Fulbe Baamle [1] ou les *riimay'be* qui les ont précédés parfois depuis un ou deux siècles. Ainsi certains lignages peuls se trouvent être plus « autochtones » que certains groupes *haa'be*.

Les Fulbe reniant la période antérieure à l'islam ont tendance à faire accréditer la simultanéité de leur arrivée avec la conquête proprement dite. Ils seraient devenus maîtres du pays dans le même temps qu'ils introduisaient la religion du prophète, légitimisant ainsi la conquête. Les lettrés peuls manifestent le souci constant de donner cette base-là à leur histoire, occultant des siècles de présence et de compromissions politiques et religieuses qu'engendra la cohabitation avec des païens. Pour exprimer la charte de prise de possession du pays, ils imposent alors le tableau très codifié de quelques acteurs : le dernier chef païen (Bi-Leta pour les Bi-Marva et Bi-Dagum pour les Zumaya), le lieu d'arrivée de la famille du conquérant peul, la fondation de la mosquée, le ralliement d'une partie des autochtones...

[1] *Baamle* (sing : *waamngo*) : il s'agit de Fulbe vivant auprès des païens. Le sens originel : *montagne* a dérivé en : *village de païens*.

Lorsqu'en 1804, le *seehu* Usmaanu Bi-Fooduye proclame, depuis Sokoto, la guerre sainte, la plupart des « dynasties » peules sont en place et cherchent à affermir leur pouvoir ou agrandir leurs territoires. Aussi cet appel est-il plutôt l'orchestration, sous couvert du *jihaad*, d'une infinité de conflits locaux, ouverts ou latents, entre Fulbe et autochtones. Ceux-ci découlent pour la plupart d'un renversement des rapports de force en faveur des Fulbe, qui ont porté au cœur des pays païens ce qui a fait la puissance des grands empires : l'idéologie véhiculée par l'islam et la cavalerie. Capables de mobiliser des forces plus importantes que chacun des groupes païens et plus rapidement, ils ont acquis un effet de masse, leur conférant à chaque conflit une supériorité numérique.

L'argument religieux deviendra la règle de conduite politique. Il devra permettre à Sokoto de canaliser ces mouvements de conquête et de maintenir une unité à ces territoires. Ce vaste royaume peul sera divisé en provinces. En 1806, à Gurin (à la frontière du Nigeria), Modibo Adama sera nommé *Amiiru Fommbina* (émir du Sud) sur un territoire qui deviendra l'Adamawa et auquel appartiendront – Kalfou excepté – tous les lamidats du Nord-Cameroun.

Les Fulbe ont alimenté les derniers grands mouvements de mise en place du peuplement de la province. Les origines de ces mouvements sont inverses de ceux des populations antérieures. Ils viennent de l'ouest, mais une partie infléchira sa migration vers le sud à partir du Bornou et un contre-courant sera amorcé de l'est, du Baguirmi.

Il revient à Mohammadou Eldridge d'avoir démêlé l'écheveau de la nomenclature ethnique peule du Cameroun en établissant leurs filiations avec les grandes fractions et tribus « originelles » de l'ouest.

Il existe quatre « clans » originels : les Sow, les Ba'a, les Jallo (ou Dikko) et les Bari. Les Fulbe du Nord-Cameroun, hormis certains lignages fulbe Bagaarmi et des représentants des Ba'a'en (Wolaarbe), ont perdu conscience d'appartenir à l'une de ces grandes fractions et oublié leurs appellation et filiation originelles. Ils ont plutôt l'habitude de se désigner par le nom du dernier lieu où ils ont séjourné. Cela permet de redonner une cohésion à un groupe au départ plus hétérogène. Les changements patronymiques sont nombreux et s'effectuent lors de migrations [2]. Le changement patronymique entérine une fusion avec des familles d'oncles maternels et des éléments autochtones. En règle générale, la cohabitation l'emporte sur les liens de parenté vrais. Les migrations peules furent des entreprises réfléchies, avec éclaireurs, postes avancés, bases arrières... chaque fraction empruntait des couloirs de migrations qu'elle maîtrisait et qui étaient reconnus par les autres. Ces couloirs donnaient accès à des aires de pâturage parfaitement identifiées. De nos jours encore, les Fulbe éleveurs ont tendance à occuper des espaces relativement homogènes. En revanche, une fois le pouvoir peul ancré dans le cadre de lamidats ou de lawanats, les fractions au pouvoir laissent leur territoire ouvert à d'autres groupes peuls minoritaires, cultivateurs, malloums, ou à des colonies de population associées depuis longtemps aux Fulbe : commerçants et artisans sirata et hausa.

Dans ces milieux plus mêlés, au lieu de préciser le nom de la fraction ou du lignage, on indique souvent celui du village réputé le mieux les représenter. On parlera de Fulbe Petté pour les Ngara, de Fulbe Kongola-Djiddéo pour les Zaake'en, de Fulbe Makabay pour les Taara, de Fulbe Yoldeo pour les Mawndin, de Fulbe Mangafé pour les Jiibi et de Fulbe Kalfou pour les Fulbe Bagaarmi.

Les fractions peules, Sawa, Taara, Mawndin, Ngara et Badawwoy sont regroupées par Mohammadou Eldridge sous le terme de « Feroo'be », de *ferngo* (se déplacer). Cette appellation globalisante permet de les différencier des Yillaga et des Fulbe Bagaarmi. Toutefois, cette désignation est réfutée par les intéressés, *ferngo* est un terme un peu désuet, remplacé par *eggugo* (nomadiser) [3]. Il intéresserait une période ancienne de leur histoire et serait aujourd'hui applicable aux seuls Mbororo. Si l'on veut leur octroyer un terme générique, ils avancent celui de Fulbe Dilaara ou encore Jaafun (de l'ancienne province du Mali, le Djaafunu), qui fait référence à leur origine commune. Nous exposons ici succinctement la façon dont ces différents groupes ont accaparé l'espace entre Logone et monts Mandara et les limites de leurs aires de peuplement.

Les Fulbe venus du Bornou

L'origine des Fulbe du Diamaré la plus couramment indiquée est Dilaara ou Maayo Dilaara, autrement dit les abords ouest et sud du lac Tchad (au sud de la Komadugu). Leur départ est évoqué comme une vaste mise en marche de groupes d'éleveurs fuyant un événement présenté comme une malédiction.

À partir du lac s'amorce une descente à l'intérieur du Bornou au Jaama're et aussi dans le Wandala. Dans ces régions contrôlées par le royaume du Bornou, les Fulbe sont restés de cinq à sept générations. Ce séjour sera déterminant dans la mesure où ils feront l'apprentissage d'une semi-sédentarité, achèveront leur processus d'islamisation et s'affilieront à certaines grandes personnalités religieuses. Leur foulfouldé opérant nombre d'emprunts au kanouri se transformera. Enfin, ils s'initieront à la vie complexe du Bornou et en assimileront parfaitement l'encadrement politico-militaire. Les infiltrations vers les marges méridionales s'intensifieront à partir du Wandala, vassal du Bornou. Elles seront le fait de groupes de *riimay'be* et de Fulbe Baamle qui passeront des accords et même s'allieront à des chefferies païennes (Giziga, Zumaya...).

Les avant-gardes de riimay'be

Les *riimay'be* jouèrent un grand rôle au sein des groupes peuls éleveurs. Ils étaient chargés de devancer leurs maîtres, de reconnaître les pâturages, d'établir les premiers contacts avec les autochtones. Leurs collèges conféraient le commandement (*ardaangal)* ou influençaient fortement la nomination des *ar'do'en* (cf. *Glossaire*).

[2] Au début de la période coloniale, des Fulbe Ngara ont quitté Petté et Djoulgouf pour fonder le canton de Malboum dans la région de Guelengdeng au Tchad. Les Fulbe de Djoulgouf se font maintenant appeler Julguf'en.

[3] *Ferngo* est un nom donné à des mayos dont le cours s'anastomose fortement, comme la partie du mayo Tsanaga qui, au niveau de Maroua, prend le nom de mayo Ferngo.

La région de Marva était une des zones les plus prospères. Elle était occupée par les Giziga et constituait un centre de pouvoir païen important, inféodé au Wandala. Les *riimay'be* peuls vont s'y concentrer, en particulier à Bilmiti. Prenant du champ par rapport à leurs anciens maîtres demeurés plus au nord, ils opèrèrent pour leur propre compte. À la fin du XVIIIe siècle, mettant à profit leurs alliances locales, ils vont entreprendre une guerre de conquête contre les Giziga. Plusieurs campagnes conduiront à la prise de Marva (1795), qui deviendra Maroua. La masse de ces *riimay'be* sera appelée Fulbe Zokok du nom du quartier de Maroua qu'ils investirent. Les maîtres les rejoindront peu à peu, ils appartiennent aux fractions peules sawa, taara et mawndin.

Toutefois, ce ne sont pas les seuls *riimay'be* issus de Maayo Dilaara qui investirent la région de Maroua, avant eux sans doute des *riimay'be* de Fulbe Bagaarmi (Amruk, Bebe...) empruntèrent le grand couloir de migration qui, partant du Baguirmi, traverse le Logone en pays muzuk pour atteindre le mayo Zoumaya (Boula) *via* Bogo. Ainsi les Fulbe reprirent-ils les mêmes couloirs migratoires que des populations, ce qui explique cette convergence dans la région de Maroua.

Les premières vagues peules : les Fulbe Sawa et Taara

Les Fulbe Sawa tirent leur nom du mayo Sawa (Sava), au Wandala, auprès duquel ils séjournèrent pendant plusieurs générations, après être passés par Dilaara, Alaw, Daldal Ciluuki... Leur parcours de descente ne s'éloigna pas des monts Mandara et de leurs massifs-îles. Actuellement, ils peuplent de façon quasi exclusive la région à l'ouest de Maroua comprise entre Salak et Dogba, à l'exception de Mbozo, où se trouvent des Taara. Ils sont à Dakar, Doulek, Dourga, Goudouf, Godola. Dans le canton de Godola, ils forment avec les descendants de leur *balee'be* (esclaves) 73 % des Fulbe, suivis par les Taara (6 %). Ils sont également les plus nombreux à Salak.

On les appelle aussi Fulbe Doyang. Au début de la paix coloniale, une partie des éleveurs de la région de Maroua, en particulier ceux de Doyang, trop à l'étroit, se déplacèrent à Zala, Goubewo, Gada, Ouro-Sissi... Ce fut aussi le cas de nombreux éleveurs de Maroua installés à Zouloum.

Au sud de Maroua, les Fulbe Sawa se présentent aussi comme Fulbe Mayo Kaliaw, leur toute dernière zone de peuplement au XIXe siècle.

Les Fulbe Taara ont reçu anciennement cette appellation à l'ouest. Elle vient de *taaraago* (tourner autour, boucler un cercle). C'étaient eux qui accomplissaient une transhumance au Maasina au Mali et, en l'occurrence, tournaient autour du lac Deboy (Mohammadou Eldridge, 1976 : 14, 15 et 47). Dans le Diamaré, certains lui trouvent une explication plus régionale. Ce seraient les Fulbe établis tout autour de la montagne de Makabay, au sud de Maroua, là où effectivement les Taara se sont initialement établis. Venant aussi du Bornou, ils ont emprunté un parcours plus oriental que les Sawa, par les plaines de Papata, Kosséwa... Lors de la conquête de la région de Maroua, récusés par les *riimay'be,* qui ne choisirent pas parmi eux le guide des croyants et futur lamido, ils émigrèrent à l'est de la ville. Ils fondèrent Kongola, Kalaki, Ouro-Zangui, Dargala, Borey et surtout Bogo, qui devint le centre de leur principauté. Ils développèrent un peuplement en latitude pris entre les Yillaga qui commençaient à investir le sud du mayo Boula, et le Wandala demeuré encore très vindicatif au nord.

Dans le canton de Bogo, 48 % des Fulbe sont des Taara associés aux Bogokay et Kuku autochtones, suivis par les Fulbe Bagaarmi (20 %). Les Fulbe du canton de Guirvidig sont pour plus de 50 % des Taara de Bogo. Cette situation résulte de l'alliance qui prévalut durant tout le XIXe siècle entre Bogo et les Musgum Kalang de Guirvidig contre les Musgum Kadey alliés au Wandala.

La deuxième vague peule : Ngara-Mawndin

Les Fulbe Mawndin ont suivi un itinéraire essentiellement en plaine, qui les conduisit en pays zumaya. Des familles pionnières demeurèrent plusieurs générations dans la mouvance de Zoumaya-Lamordé, où ils furent rejoints par d'autres Mawndin, puis par les Ngara.

Les Mawndin passés par Waza, descendants d'Aji Malile, fondèrent Djoulgouf, puis Yoldéo et Fadaré, région dans laquelle ils sont encore majoritaires (75 % à Fadaré). Ils ont été repoussés par leurs cousins Ngara qui occupent l'espace de Petté à Balaza.

Les Mawndin sont perçus comme la branche aînée, ce qui explique leur appellation : « grand », « aîné », les Ngara comme la branche cadette. Les Ngara sont réputés plus policés et surtout, à la différence des Mawndin, instruits dans la religion. Ils entrèrent plus franchement dans le *jihaad*. Les Mawndin, comme certains lignages fulbe Na'i entretiennent avec eux le complexe de Fulbe Baamle [4], aussi préfèrent-ils souvent se présenter comme Ngara [5].

Les Fulbe Ngara furent les derniers à quitter le Bornou. Ils y avaient séjourné si longtemps qu'ils avaient adopté les scarifications des Bornouans. Leur nom même de Ngara vient de *ngarago*, se balafrer, manifestant avec les Bornouans une sorte de parenté à plaisanterie *(den'diraagu)* [6].

Ils se divisent en deux obédiences, les descendants de Belal Mammaru et d'Abba Dalil qui vont fonder Petté et les descendants de Maliki qui, avec Ardo Buba Addi, fonderont Balaza-Lawane, puis Malam-Pétel. Apparentées à cette deuxième sous-fraction et également venues du Bornou avec Mal Aliyum *via* Mubi, certaines familles conduites par Modibo Bakari fondèrent Balaza-Lamido (Mohammadou Eldridge, 1976 : 271, 375).

Les Ngara occupèrent le nord du Diamaré à la suite de deux échecs. Au moment du *jihaad*, les Fulbe du Bornou conduits par Goni Muktar prirent Berni-Ngazargamu (1808), la capitale du Bornou, mais ils ne purent s'y maintenir, vaincus et chassés par les Bornouans dirigés par El-Kanemi. Au Bornou, coexistaient non seulement des Ngara et des Taara, mais aussi des Jaafun, des Fulbe Jenne et des Fulbe Bagaarmi. Ils se regroupèrent dans le Damaturu d'où les Bornouans les dispersèrent à nouveau. Une partie reflua à Miisar et jusqu'à Sokoto, une autre au Wandala. Les Ngara y restèrent, occupant principalement la région de Haïssa-Hardé. Lorsque Modibo Adama, de Yola, à la tête d'une coalition peule prit Doulo, capitale du Wandala, en 1810, les Ngara avec à leur tête Abba Dalil manifestèrent des velléités de profiter de la situation. Mais le retour offensif du Wandala les dispersa à nouveau plus au sud, sur des terres que se disputaient le Wandala et les Fulbe Taara de Bogo. Ils se réfugièrent dans une zone tampon, entre les principautés peules antérieurement créées : Bogo, Mindif et Maroua, à proximité du centre bornouan de Paatawal, en particulier à Mawndin-Ngarawo. Une partie, installée à Wakku, se plaça sous la protection de Lawan Sambo, de Bogo. Ils s'établirent ensuite à Balaza, regroupèrent leurs forces à Diguir et remontèrent réoccuper les régions dépeuplées au sud du Wandala.

Les descendants de Belal regroupaient des éleveurs tournés vers les yayrés en essayant de préserver leur indépendance d'abord contre le Wandala, puis contre Maroua. Quant aux ressortissants du lignage de Maliki, installés entre mayo Tsanaga et mayo Mangafé, poussés par leurs nombreux modibos (de Balaza-Lamido), ils préférèrent porter allégeance à Maroua « pour la religion ». En définitive, ils devinrent dépendants de Maroua.

Mawndin et Ngara venaient de coloniser une plaine qu'ils appelleront le Diamaré, terme francisé de *Jaama're*, du nom d'une région à l'ouest du Bornou où ils résidèrent longtemps [7] et qui s'opposera à la terre des Yillaga qui chevauche le mayo Boula jusqu'au mayo Kebbi. Cette région demeure le « vrai » pays peul de la province, là où les densités de peuplement sont les plus fortes. Toutefois, le pourcentage des Fulbe n'est pas écrasant. Dans la région de Petté par exemple, seulement 22 % de la population sont des Ngara et des Mawndin. Les autres fractions peules ne représentent que 13 % ; les plus nombreux étant les Fulbe Ba'a, Jenne, Jiibi et Taara.

Intimement imbriqués aux maîtres, il faut ajouter leurs anciens esclaves *(maccu'be)* et leurs *riimay'be* (ici la différenciation est pertinente) et le groupe particulier des Taadiiindu-Zumaya (7 %), l'ensemble comptant 15 % du peuplement. Ainsi, les Ngara et Mawndin et leurs serviteurs ne représentent que la moitié de la population de la région du Diamaré.

Fulbe Badawwoy et Moodibbe

Le lignage des lamidos de Maroua fut appelé Badawwoy au Bornou. Ces Fulbe étaient désignés par les Bornouans comme des broussards, des Bédouins (en arabe *via* le kanouri). Issus du Djaafunu, ils restent assez peu nombreux.

Modibo Aman Damagaran (1801-1846), premier lamido de Maroua, plaça des gens de son lignage à des situations clefs lors du refoulement des Giziga sur les abords orientaux de Maroua [8]**.** Les religieux, *moodibbe,* rallièrent nombreux, avec leurs disciples, Maroua, qui avait à sa tête l'un des leurs. Ils furent placés à l'est de la ville, directement sous le contrôle de M. Aman Damagaran (l'ouest étant la « ville » du *kaygamma)*. Aussi la région de Balaza-Alcali (Lamido) à Massourdouba reste-t-elle jusqu'à nos jours une pépinière de religieux et de juristes *(alkali)*. Une partie d'entre eux descendraient de Maliki, « fils » de Baayo. D'autres, plus mêlés, seraient passés par Yola. Les plus influents descendraient de disciples de Yaya Adide (appelé aussi Modibo Deede ou Seehu Waddede), un Fulbe Jaafun, précurseur de Seehu Usman Dan Fodio. Il vécut au Bornou, y fut persécuté et exécuté sous May Brahim.

[4] La désignation de Fulbe Na'i ou de Fulbe Baamle, outre le sens de « broussards » (non civilisés) recouvre aussi celui de mauvais musulmans.

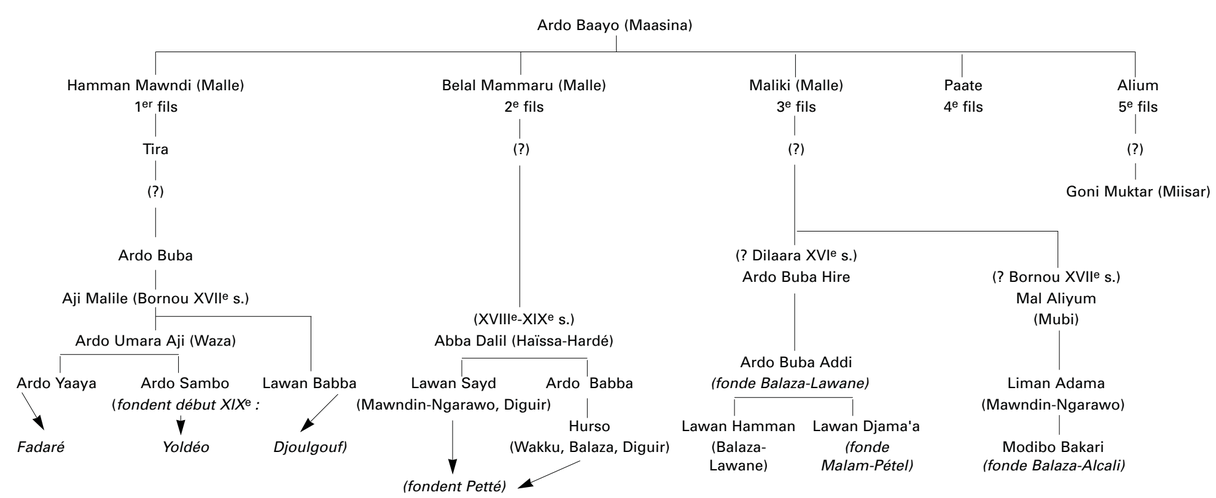
[5] À Djoulgouf, la majorité des Fulbe sont des Fulbe Na'i, mais à la suite de nombreux intermariages avec les Ngara de Balaza, ils se disent Ngara, ce qui est peu à peu entériné par leurs voisins. À Salak, le quartier Ngarawo est peuplé de Mawndin qui se veulent Ngara.

[6] Certains informateurs préfèrent voir à l'origine de Ngara le terme de *ngarii'do* (le plus beau parmi les fils d'une même famille).

[7] Les lettrés arabisants de la région de Maroua prétendent voir à l'origine de cette appellation un mot foulanisé et d'usage courant : *jema'aare*, traduisant une foule, un peuple nombreux de croyants et de Fulbe (Mohammadou Eldridge, 1976 : 317, s'en fait également l'écho).

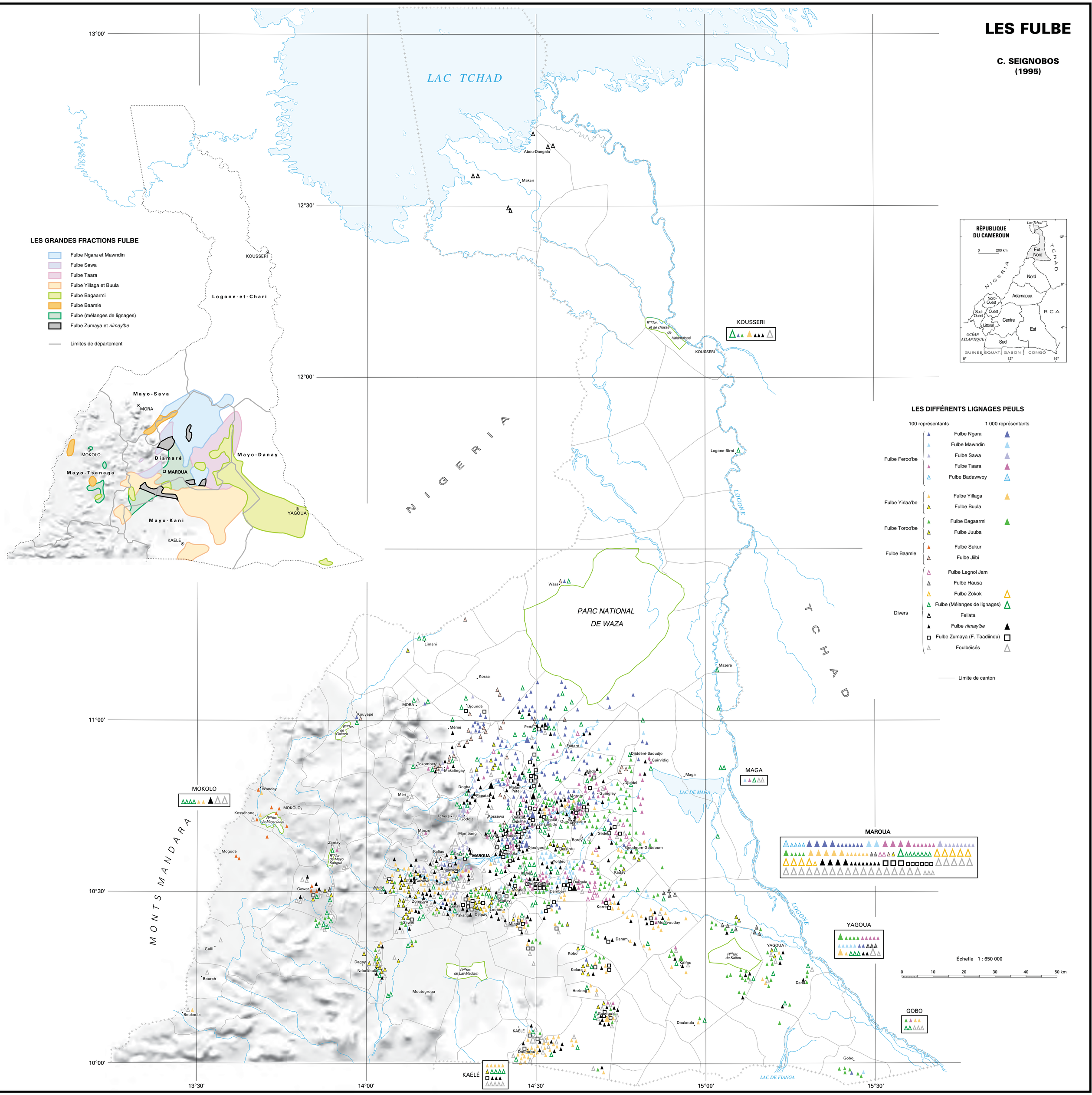
[8] À Doursoungo, il mit son demi-frère ; à Kosséwa, son frère puîné, à Dogba, un neveu utérin (*waziri)* ainsi qu'à Gayak, avec auprès d'eux des familles badawwoy et leurs clientèles.

Itinéraires et chronologies des Fulbe Mawndin et Ngara



LES FULBE

C. SEIGNOBOS
(1995)



© IRD (ex-ORSTOM) / LCA - MINREST / INC - 1999

Rédaction numérique : M. Danard, É. Opigez (LCA)

Aperçu historique du Baguirmi

Le royaume du Baguirmi comprend les régions qui s'étendent au nord du Chari, avec pour limites septentrionales le lac Tchad et le Fitri, à l'est les piémonts du Guéra et au sud le Bahr Salamat. Au cœur du royaume, la capitale, Massénya, se situe aujourd'hui sur une rive du Bahr Erguig.

Le Baguirmi émerge au XVIe siècle, dans un pays occupé par des cités païennes où se mêlent aussi des groupes peuls (Fellata Darkan) qui les ont plus ou moins vassalisées. L'ensemble paie tribut aux Boulala.

C'est alors qu'un groupe de Kuka, venus du Fitri et passés par la région kengha, viennent fonder Massénya. Le premier chef, Birni Besse (1522-1536) s'impose en libérant les Fellata de la tutelle des Bulala. Les *mbang* (chefs) suivants se convertiront plus ou moins à l'islam sous l'influence de lettrés peuls. Ils vont à la fois guerroyer contre les populations du Bahr Erguig et contre les Bulala. Les Fellata seront en partie chassés du pays et de leur centre Bidiri.

Mbang Abdallah (1568-1598) applique un islam rigoureux. Il organise sa cour et instaure les deux grands collèges de dignitaires, *patia et mbarma*, et se met à l'école du Bornou. Il commence à s'emparer des cités emmuraillées du pays banre (Onoko, Mandjafa, Bougoumène) de la rive droite du Chari et attaque celles du pays dam (Mondo, Mafalling, Bousso) s'alliant avec les unes, combattant les autres. Il razzie les Hadjeray (Sokoro), soumet à tribut des fractions arabes et même les Bulala.

Ses successeurs passeront le Chari et iront razzier l'interfluve Chari-Logone et la rive droite de ce dernier, en particulier le pays musgum.

Sous Burkumanda (1635-1665), les Baguirmiens lancent de grandes campagnes de razzia en profondeur, pouvant durer plusieurs années. Ils attaquent les archipels du lac Tchad, passent le Bahr el-Gazal, montent au Borkou. Le Baguirmi cherche à capter à son profit le commerce caravanier du nord et de l'est. Bien implanté près de zones de peuplement dense, pourvoyeuses d'esclaves, il entend bien les exploiter. Toutefois, ces conquêtes sont souvent remises en question car cet État prédateur est un piètre organisateur d'espace. Il lui faut constamment reconquérir les cités du Chari qui, après leur reddition, remontent leur muraille dès le moindre relâchement de Massénya. Ce fut le cas de Mafaling sous Mbang Loel (1741-1751). À chaque début de règne, le Baguirmi doit faire la démonstration de sa force sur les Bulala, les pays medogo et babalia, les rives du Batha de Laïri.

Le Baguirmi se trouve d'autant plus puissant que les États bulala et le Bornou sont affaiblis.

Le grand règne du Baguirmi est celui de Mohamed el-Amine dit Mbang Haji (1751-1785), règne d'une rare brutalité, à l'intérieur du royaume où il « barmaïse » la ligne du Chari, imposant définitivement dans les cités l'islam et la langue barma. Une partie de la population s'enfuit et traverse le Chari. À l'extérieur, les campagnes de razzia se multiplient, menées par de grands capitaines comme Patia Arueli. Elles fournissent les marchés du nord et du Soudan, avec une spécialisation, la vente d'eunuques. Par la suite, ces derniers prendront d'ailleurs de l'importance dans l'administration même du royaume.

Le sultan du Wadday, Abd el-Kerim, dit Sabun, vient assiéger Massénya en 1806 et tue le *mbang* et, jusqu'à la période coloniale, le Baguirmi va vivre sous la menace constante d'interventions du Wadday. Les guerres civiles continuelles entre prétendants, les famines, les razzias, même sur des populations intégrées au royaume, vont l'affaiblir.

Sous Mbang Burkumanda II (1807-1846), les Fulbe essaient d'attaquer le Baguirmi. Divisés, trop éloignés de leur base, ils échouent. De plus, les Fellata du Baguirmi ne se soulèveront pas. Toutefois, la faiblesse du Baguirmi s'accentuant, il faillit être soumis en 1858 par les bandes d'un pèlerin peul, Sherif el-Din, venu du Bornou.

Sous Mbang Mohamed, dit Abu Sakin (1858-1877), le sultan du Wadday investit Massénya en dépit de la muraille de briques et déporte une partie de la population, principalement des artisans.

Abdurhaman Gaurang II (1883-1918), frère d'Abu Sakin, emmené en captivité au Wadday, est placé à Massénya par le sultan Yussuf. Il essaie de relever le Baguirmi, mais, en 1892, Rabah envahit le royaume. Gaurang doit, pour lui échapper, mener une vie errante.

Lorsque Émile Gentil arrive à Bousso en 1897, un traité de protectorat avec la France est conclu. Le Baguirmi, fort de cette alliance, peut vivre de façon quelque peu autonome, avant de devenir une simple subdivision administrative.

Les armées du Baguirmi n'ont passé qu'épisodiquement le bas Chari et le Logone, le royaume n'entretenant qu'une tête de pont vers Pouss et, très tardivement, une seconde plus au sud, dans le canton de Bougoudoum. Ceux qui ont eu le plus de liens avec le Baguirmi sont les Fulbe de Kalfou, issus de Fellata Darkan.

Les Yillaga et apparentés

Les Yillaga appartiennent à la tribu des Yirlaa'be *(yillaga* est l'augmentatif de *yirlaa'be)* qui rassemblent des groupes d'origines diverses venant du Massina. Leurs généalogies cherchent à se rattacher à des dynasties ayant participé à l'édification des empires du Mali, puis du Songhay (Mohammadou Eldridge, 1988 : 16). Ils se mirent en marche vers l'est au XVIe siècle, avec leurs troupeaux, mais ils étaient porteurs de projets de conquête [9]. Leur peuplement est plus mêlé, mais mieux encadré politiquement que celui des Fulbe Feroo'be et surtout des Fulbe Bagaarmi, composés de lignages d'éleveurs instables. Les Yillaga édifieront le plus grand nombre de principautés peules dans le nord du Cameroun. On dit des Yillaga que « chez eux l'arc et la lance l'emportent sur le Coran [10] et que si un peu de religion est une bonne chose, elle ne doit pas empiéter sur le politique ». Cette attitude ira à l'encontre de l'idéologie théocratique véhiculée par Sokoto et relayée par Yola. Yola se défiera toujours d'eux, ce qui explique son acharnement à démanteler leur plus importante principauté, Binder (Seignobos et Tourneux, 1978), et corrélativement l'appui apporté par Yola à Maroua dirigée par un modibo s'entourant de religieux.

Passés par les pays hausa, ils arrivèrent à l'ouest du Bornou, remontèrent le Yedseram et se présentèrent devant les monts Mandara occidentaux. « Les Yillaga qui suivaient [les Wolaarbe], trouvèrent donc occupé le riche pays des pâturages du nord de la Bénoué jusqu'à environ la hauteur de Mubi. Ils tournèrent alors par Moubi vers l'Est dans la montagne et s'établirent en partie chez les païens fali » (Lemoigne, 1918).

Ils séjournèrent, de fait, chez les Gude et les Njegn, une fraction y prendra même le nom d'une colline, Dazal. Ils transitèrent ensuite par Dourbey, où un autre groupe prit le nom d'une autre montagne de la région, Baffa. Une partie s'orienta vers Gombé et Dembo. Ils passèrent par Larbak, Boula et, enfin, Gazawa et Meskine. Ici encore, une autre fraction prendra le nom de son lieu de séjour : Mazawar, au nord du mayo Tsanaga, en face de Mowo.

Lorsqu'à la fin du XVIIIe siècle, les Yillaga touchèrent le mayo Tsanaga, leur progression fut bloquée vers le nord par la descente des Fulbe Sawa et Taara (Mohammadou Eldridge, 1976 : 347 ; 1988 : 94) et aussi vers l'est, où les Taara s'étaient mis en route. Seul le sud restait ouvert, ils descendirent par Mindif, Lara, Binder et jusque sur les rives de la Bénoué.

Les Fulbe Yillaga de la fraction Mazawar quittèrent Binder pour fonder Guidiguis, où ils demeurent encore majoritaires, alors qu'à Binder et Doumrou, les Baffa sont les mieux représentés avec, auprès d'eux, d'autres fractions yillaga, *riimay'be* et des Mundang de Binder islamisés. Une partie des Buula qui avaient rallié Modibo Buba, le fondateur de Binder, entra ensuite en conflit avec lui et alla fonder Gadjia, dans la plaine de Mindif. En se mêlant à des Muzuk-Zumaya, ils devinrent des Fulbe Gajia (Mohammadou Eldridge, 1988 : 215). Les Yillaga, par leur union avec des groupes autochtones et leur propension à intégrer des *riimay'be* à différents degrés, créèrent des catégories socio-ethniques complexes. Les Fulbe Kaya, par exemple, ont fait totalement disparaître les traits somatiques peuls. Ils sont constitués d'un mélange de Fulbe Buula déjà mâtinés de Giziga Bi-Marva initialement de la région de Meskine et qui fusionnèrent avec des *riimay'be* et des Kelle'en (Muzuk), eux-mêmes imprégnés de paléo-Zumaya (Gerleng et Kerdeng), qui formaient le vieux fond autochtone...

[9] Une autre partie migra vers l'ouest. D'autres se déplacèrent vers le fleuve Sénégal *via* le royaume de Diara, les Yirlaa'be Alayidi d'abord, puis les Yirlaa'be Jeeri... (Santoir, 1992, note dactyl.).

[10] Les Yillaga disent qu'à leur arrivée, ils avaient des arcs et avancent une origine douteuse de leur nom, de Yillagaawal, de *lagaawal* (arc). En revanche, les Fulbe Bagaarmi sont dits être des Fulbe porteurs de lance, ils sont même désignés comme tels au Baguirmi *(Fellata am arba* : Fulbe à la lance), par opposition aux Fulbe de l'Ouest.

Les Fulbe Yillaga des régions des Meskine, Gazawa et Zongoya sont si peu nombreux au regard des *riimay'be* qui se réclament Yillaga que le terme de Yillaga est devenu ici synonyme d'affranchis. On oppose ainsi Fulbe à Yillaga. Quant aux Yillaga de Mindif, ils sont fortement apparentés à ceux de Binder. Les contingents *riimay'be* y semblent encore plus importants, sans compter les populations assimilées sur place : Zumaya, Gerleng, Pari, Gilbada...

Les Yillaga suscitèrent une série de principautés en continu du mayo Tsanaga au mayo Kebbi et, au-delà, sur la Bénoué : Binder, Mindif, Meskine, Gazawa et, un peu à l'écart, Gawar. Meskine et Gazawa, poussés par Yola, basculeront dans la juridiction *(maral)* de Maroua.

Les Yillaga ont rejoint sur place, vers 1760, les Fulbe Buula, installés depuis plusieurs générations dans la mouvance de la chefferie de Goudour, et s'allièrent à eux. C'est en raison de la multiplication des intermariages que Yillaga et Fulbe Buula se disent maintenant apparentés. Toutefois une partie des Buula cherchera à se détacher de Gazawa, quittant Boula pour fonder Ndoukoula et Babarkin. Les migrations yillaga et buula sont souvent présentées comme synchrones (Mohammadou Eldridge, 1988 : 125). Les Buula suivant leur taureau se seraient installés à Ouzal et à Boula à la suite d'Ardo Boolaade, et les Yillaga, conduits par Ardo Sambo, se seraient établis à Mélémel-Gazawa. Il s'agit en réalité de deux mouvements très décalés dans le temps.

Les Fulbe Buula seraient issus d'une fraction Yirlaa'be, plus anciennement partis du Malle, par un itinéraire qui les amena au pays Gamergu par le Damaturu. Ils passèrent les monts Mandara à Sukur et s'établirent à Gadala-Hosséré. Ils étaient composés de trois fractions : les Tirama Gangu, les Tirama Ga et les Tirama Mbeewe.

Les Tirama Mbeewe reprirent leur route, passant par Mubi, jusque dans la plaine de la Bénoué. Les Tirama Ga restèrent à Gawar, alors que les Tirama Gangu s'établissaient à Matougourmi (Goudour). Ils furent soumis à la chefferie de Goudour, si bien qu'on les appela « Fulbe Gudur ». Suite à des attaques du Wandala, ils se réfugièrent à Ouzal, au sud de Loulou. D'autres préférèrent porter allégeance à la grande chefferie de Zoumaya-Lamordé et s'installèrent à Djapay.

Les Fulbe Buula affirment avoir les premiers introduit le zébu, inconnu jusqu'alors dans ces zones d'élevage de taurins *(mbuuji)*. Eux-mêmes possédaient des taurins et des poneys. Ils furent aussi les premiers à disposer de mulets *(affadariire)* et, enfin, ils auraient été les initiateurs de l'arc.

Aujourd'hui, les Buula, fortement mélangés aux Yillaga, sont à Boula, Loubour, Djapay, Kobo et Kolara.

Fulbe Bagaarmi

Les Fulbe Bagaarmi représentent une constellation de lignages qui recoupent de grandes fractions peules. Les Ille'en ont donné le lignage du lamido de Kalfou. Parmi eux, les Ille Toroo'be [11] et les Ille Maljanga se veulent des Ille purs. Ils se seraient établis au XVe siècle dans la région de Massénya, alors capitale du Baguirmi, « 40 ans avant l'arrivée des Kuku originaires du Darfur ». Ils sont accompagnés des Ille Sewgo, de la région de Massénya, des Ille Sawadi'en et les Ille Wuro, qui sont des *riimay'be* des Ille, de même que les Ille Kaarabi'en (de *kaarabiwal* : la peau sur laquelle on prie), plus particulièrement associés à la chefferie de Kalfou.

Les Bodoro'en sont issus de la région du Bahr Erguig, et plus précisément de la cité pré-baguirmienne de Bodor, avec les Soba'en et les Yangnga'en. Les Abdala'en, de leur côté, disent être issus de la cité de Miltuwa (Miltou). Les Mono'en, quant à eux, ont été appelés du nom de l'ethnie au sein de laquelle ils vivaient. Au XVe siècle, les Fulbe avaient fondé de petites principautés coiffant des cités païennes comme à Abou-Ghern et à Bidiri. Les Fulbe, anciennement métissés avec les populations pré-baguirmiennes, portent le nom générique de Fulbe Darkan.

Dans la mouvance des Abdala'en, on peut compter les Biyo'en « qui ont suivi la même route » et sont vraisemblablement leurs anciens *riimay'be*. On rencontre aussi les Ibba'en, Wallambe'en, Gotadi'en et des Kuku (Baguirmiens). On trouve encore les Japto'en, Keesu'en, Kagga'en, auxquels s'ajoutent les Puri'en (de *puro* : gris), ethnonyme qui serait lié à la couleur de leur bétail. Les Fukarbe (de *fukaraabe* : élèves de l'école coranique) sont présents le plus souvent aux côtés des Ille'en.

Deux entités importantes s'individualisent au sein des Fulbe Bagaarmi : les Kanumu'en (Fulbe anciennement établis au Kanem depuis le IXe siècle) subdivisés en Patala'en, Alkali'en et Suudu Kosamji, et les Juuba'en qui se différencient en Juuba Ikka, Juuba Yamun, Juuba Ardo, Juuba Babba, Juuba Suudu Mal Yeero... [12].

Leur répartition dans la province est redevable d'une histoire complexe et peu connue.

Le *seehu* Usmaanu Bi-Fooduye voit dans les Fulbe Bagaarmi une entité suffisamment forte pour fonder une province orientale de l'empire peul de Sokoto, par la conquête du Baguirmi.

Seehu Usmaanu Bi-Fooduye de Sokoto

La conquête peule du XIXe siècle, partie du Gobir, s'est étendue en quelques années à tous les États hausa, jusqu'à la moyenne Bénoué et à la limite du pays yoruba. Cette flambée semblait devoir aussi submerger le pays djerma à l'ouest et le vieux Bornou à l'est. Dans cette partie du Soudan, le XIXe siècle fut un siècle peul.

L'initiateur de cette révolution religieuse, Seehu Usmaanu Bi-Fooduye de Sokoto (Usman Dan Fodio en haoussa) naquit au Gobir vers 1755. C'est un Fulbe Toroobe, dont la famille était implantée en pays hausa depuis le XVe siècle et qui donna des *ardo'en* célèbres. Il fit de sérieuses études à Agadès et revint ensuite enseigner dans le Gobir et le Kebbi.

Le roi du Gobir, Bawa, le prit auprès de lui, mais le royaume était en grande partie non musulman, y compris ses princes. Seehu Usmaanu sera écarté par le nouveau roi Yumfa.

Seehu Usmaanu rassembla alors des disciples et multiplia les campagnes de prédication. Persécuté par le suzerain du Gobir, il dut s'enfuir à Gudu (1802), ce que ses hagiographes compareront à la fuite de Mahomet de La Mecque, l'*hijra*. Pourtant, le *seehu* s'appliqua à se faire reconnaître comme réformateur de la foi et non comme « mahdi », messager de Dieu.

Les pasteurs peuls se soulevèrent à son appel et écrasèrent l'armée du Gobir à Kwato, puis attaquèrent la capitale du royaume, Alkalawa. Les fractions peules des autres principautés, prêtes à la révolte, suivaient ces événements. Seehu Usmaanu, qui vit grossir les rangs de ses partisans, proclama alors le djihad en 1804. Il se retira et laissa le soin de la conduite de la guerre à son frère Abdullahi et à son fils Mohamman Bello.

L'année suivante, le soulèvement peul touchait tous les États hausa, Dawra, Kano, Katsina... Malgré de sérieux revers et l'acharnement des païens, la balance pencha en faveur des Fulbe dès 1806 ; les dernières guérillas prendront fin en 1808.

Bello fonde Sokoto et Seehu Usmaanu s'y établit en 1809. Sokoto devient la capitale d'un vaste empire qui couvre le Gobir méridional, le Kebbi, le Zamfara. Les provinces de Dawra, Kano, Katséna et Zaria sont ses vassalles. Il englobe aussi de vastes provinces comme le Nupe et le Muri, sans compter la plus étendue de toutes, celle du Fommbina - qui deviendra l'Adamawa - et qui n'a pas encore trouvé ses limites, ni à l'est, ni au sud.

Mohamman Bello dirige la partie orientale de l'empire de Sokoto et son oncle Abdullahi, celle de l'ouest, à partir de Gando.

Seehu Usmaanu meurt en 1817 et son fils Bello lui succède (1817-1837). C'est sous son règne que l'empire peul connaît son apogée. Toutefois, le triomphe du Seehu Usmaanu a eu pour effet paradoxal de favoriser l'expansion du mode de vie des États hausa conquis. C'est plus la culture haoussa que la leur que les Fulbe vont imposer, avec l'islam, aux régions du sud et de l'est.

[11] Se revendiquant du Futa Tooro (Sénégal), ce sont des lignages réputés fournir de grands lettrés et religieux.

[12] Les Fulbe Bagaarmi sont, de loin, les Fulbe qui connaissent le mieux leurs lignages et... ceux de leurs voisins.

Nomenclature des Fulbe de l'Extrême-Nord

« Clans originels » « Grandes tribus »	Ba'a Wolaarbe ou Ba'a'en	Jallo/Jawbe Yirlaa'be/Yillaga	Bari Toroo'be	Sow Feroo'be	Origines non peules
Fractions sédentarisées	Peu représentés dans la province Fulbe Kiri F. Kilba F. Ngewe	Dazal Baffa Mazawar	Fulbe Bagaarmi : Ille Toroobe Ille Maljanga Ille Sewgo Ille Sawadi'en Abdal'en, Bodoro'en, Mono'en, Soba'en, Ibba'en, Gotadi'en, Kagga'en, Keesu'en, Puri'en, Fukarbe F. Sumo Kanumu Patala'en K. Alkali'en K. Kosamji Juuba Ikka J. Yamun J. Ardo J. Babam'en ou Babba J. Suudu Mal Yeero	Fulbe Mayo Dilaara Ngara Mawndin Taara Sawa F. Badawwoy F. Jenne F. Legnol Jam	Fulbe Hausa
Fractions péjorées		F. Gajia F. Kaya	Ille Wuro Ille Kaarabi'en Biyo'en	(Taara) F. Zaake'en F. Njama'en (Ngara) F. Suudu Deembo F. Suudu Ajayne F. Dasngal	F. Bogo = Kuku + Bogokay
Riimay'be (affranchis de)		Mbawodi	Yaawan'en, Bocca'en, Yangnga'en, Bebe'en (Gotadi'en) Amruk (Keesu) F. Sendigaw (Keesu) F. Galaga	(Taara) F. Zokok (Taara + Ngara) F. Yaobe (Ngara) = F. Galam Humaka'en	F. Zumaya F. Taadiindu F. Gerleng
Fractions anciennement désignées comme Fulbe Baamle	F. Yiso : F. Sukur Wuyiti'en	F. Buula Mbeewe : F. Sukur		F. Mawndin F. Keesu F. Jilleeri F. Jiibi ?	
Lignage semi-nomades Mbororo, peu représentés (Bénoué, Adamaoua)	Aku : Danneji Gotanko'en F. Balli		Japto'en	F. Jaafun	

Ils disposent, de par leur ancienneté dans cette région, d'une sorte de « droits historiques » ; c'est pour cela que par la suite le lamidat de Kalfou sera appelé « Kalhifa al Bagaarmi » et recevra sa bannière directement de Sokoto. Kalfou n'intégrera jamais la province de l'Adamawa et marquera toujours son indépendance vis-à-vis de Yola.

Toutefois, dès le départ, les Fulbe Bagaarmi se montrent désunis. Au début du XIXe siècle, ils affrontent le royaume du Baguirmi, en ordre dispersé. Modibo Ahi Buulo avec les Ille'en d'un côté et l'*ar'do* des Juuba de l'autre. Ils cherchent à provoquer un soulèvement des Fulbe résidant au Baguirmi mais ils sont les uns et les autres écrasés par les Baguirmiens.

Après cet échec, ils regroupent leurs forces près du mayo Danay et vont réclamer à Sokoto, chaque parti pour son compte, l'investiture pour commander cette région, qui deviendra le lamidat de Kalfou. Sokoto penchera en faveur du fils d'Ahi Buulo, les Juuba'en et d'autres lignages se retirèrent. Ils devaient, par la suite, s'établir sur les terres de Bogo à Tankirou.

Le pouvoir dans le lamidat de Kalfou repose sur des alliances de grands lignages et non, comme dans d'autres lamidats, sur un bloc de *riimay'be* et d'autochtones foulbéisés. Kalfou a eu du mal, au cours de son histoire, à retenir ses populations composées d'éleveurs trop indépendants, supportant difficilement un pouvoir centralisé et toujours tentés par la quête de nouveaux pâturages.

Des lignages entiers sont partis de Kalfou. Les Biyo'en préférant suivre leurs intérêts d'éleveurs et s'établir à Borey au milieu du XIXe siècle.

D'autres F. Bagaarmi ont quitté, à des époques ultérieures, le Baguirmi, sans toutefois passer par Kalfou, pour les plaines du Diamaré et du mayo Louti.

Ainsi les F. Bagaarmi résident, en plus grand nombre, hors de l'aire géographique de l'ancien lamidat de Kalfou. C'est le cas de 90 % des Keesu'en, des Juuba'en, des Abdala'en et des Biyo'en.

Ils se sont taillés ailleurs des fiefs qui sont devenus, durant la période coloniale, des cantons. Les Juuba'en commandent à Tankirou [13] et à Gawel, les Keesu'en à Guingley, les Gotadi'en à Kaday. Ils sont majoritaires à Goudoum-Goudoum, Borey, et ils opèrent des regroupements à Loubour, Djodjong, Ouro-Messéré, Sédek et Bagalaf.

Les Fulbe Bagaarmi comptent près de 33 000 personnes dans la province. Les lignages les plus importants sont les Keesu'en, 6 700 représentants, et les Juuba'en : 5 800. Ils sont suivis des Ille'en, puis des Kanumu'en et des Gotadi'en. Certains lignages, en revanche, n'ont que quelques ressortissants.

Les lignages peuls mineurs, origines et implantations

Ce sont des lignages comptant peu de représentants, parfois très localisés ou, au contraire, très dispersés. Ils cherchent généralement à se fondre dans des ensembles plus vastes et plus prestigieux. Il s'agit presque toujours de groupes composites.

Les Fulbe Baamle ou Fulbe Na'i

Encore appelés Fulbe Na'i (Fulbe des vaches), ou encore F. Waynaabe (bergers), les Fulbe Baamle sont peu considérés et essaient de faire oublier leurs origines. Ils sont apparus en dehors ou détachés, souvent précurseurs, des grands courants migratoires. Ils durent jadis s'accommoder des chefferies autochtones, pratiquant soit une politique « d'évitement », soit en concluant plutôt des accords avec les pouvoirs en place, comme à Sukur, Goudour, Maroua ou Zoumaya-Lamordé.

Actuellement, ils cherchent à intégrer les fractions peules, apparentées ou non, qui sont entrées tôt dans le *diina* (la religion) et qui, surtout, sont dépositaires du pouvoir.

Les Fulbe Baamle désignés comme tels sont aujourd'hui peu nombreux. Entre Gawar et le pays wula (Kosséhone), quelques familles s'avouent Fulbe Kapsiki ou Fulbe Sukur, ou encore Fulbe Yiso et certains Fulbe de Guider ou Fulbe Fali (dans le canton de Ndoukoula) font encore figure de Fulbe Na'i.

Les Fulbe de Gawar, désignés aussi comme F. Sukur à cause de leur ancienneté dans le pays, seraient à l'origine des Fulbe Na'i. On les apparente parfois aux Fulbe Yiso et Mo'en que l'on rencontre sur le plateau Kapsiki. Ils illustrent la difficulté de situer ces groupes peuls dépourvus de généalogies officielles.

[13] Les Juuba Babba, dont est issu le lawan, sont 26 %, l'ensemble des Juuba'en totalise 36 % et le reste des F. Bagaarmi (Japto'en, Keesu'en et Kanumu'en) regroupe 55 %. L'ensemble, toutes fractions confondues, forme 64 % de la population et, avec les affranchis, 74 %.

Les Fulbe de la région de Djoulgouf ont toujours eu du mal à se définir et à être définis par leurs voisins car ils sont justement formés d'un noyau de Fulbe Waynaabe. Ils sont descendus du Bornou avec des Fulbe Taara/*riimay'be* Taara et ont chassé les Giziga de la région. Ensuite, la chefferie taara a été remplacée par des Ngara (Lawan Babba) [14] « recommandés » par Yola et imposés par Modibo Aman Damagaran de Maroua en 1826.

Les Fulbe Waynaabe portent un *jammoore* (sobriquet) qui, généralement, ne s'emploie pas en présence des intéressés, excepté dans leur village d'origine, où ils font masse et peuvent le revendiquer : les *suudu boodeeji* (rouge) dont le nom fait référence à la couleur de robe de leur bétail, de même qu'il existe des *suudu daneeji* (blanc), les *suudu coli*, de *solgo* (avare), appelés *bi solgo* (fils de l'avare).

Les Suudu Boodeeji, les plus nombreux, sont à Ouro-Galdima et à Ouro-Katchalla, les Suudu Coli à Ouro-Kardidje et les Suudu Kirirambu à Ouro-Famaro. Ces villages entourent le dôme rocheux de Djoulgouf. La chefferie ngara les a coiffés et les villages ngara sont installés à la périphérie du canton : à Ouro-Ardo, Balam, Tordjo, Yambaram...

Les Fulbe Waynaabe forment 45 % des Fulbe et Foulbéisés du canton de Djoulgouf, contre 33,5 % pour les Ngara, 19 % de *riimay'be* et une douzaine de familles de Fulbe Bagaarmi. Ailleurs, ils ont tendance à masquer leur origine. Les Kirirambu de Fadaré préfèrent se déclarer Mawndin, et les Boodeeji de Petté et Balaza : Ngara. Ils auraient entre 2 200 et 2 300 représentants.

Il existe une poussière de Fulbe Na'i ou Waynaabe qui ont perdu leurs origines ou ont choisi de l'oublier, ralliant les grands clans à la tête de chefferie et dont l'appartenance à l'islam est réputée ancienne. La connotation de *waynaa'be* est celle de mauvais musulman. Les bergers n'ont pas le temps de se livrer à la prière et à la méditation du Coran... et conservent les « choses héritées ». Or, la société peule de la province est de plus en plus sédentaire, le travail de la terre de plus en plus valorisé, et le modèle est celui du commerçant qui marque sa réussite par des *sadaka* sous forme de constructions de mosquées.

Modibo Hayatu de Balda

Chez les Fulbe du Diamaré, la vie de Modibo Hayatu a frappé les esprits. D'une part, Modibo Hayatu est associé, par sa lignée, à la fondation même de l'empire peul de Sokoto, et, d'autre part, par son alliance avec le conquérant soudanais Rabah, à une histoire plus récente qui fonde l'époque actuelle.

M. Hayatu se présente aussi comme porteur d'une nouvelle voie religieuse, la *mahdiya*, venue du Soudan, et ce seront les mahdistes qui vont s'opposer, dans le Nord-Cameroun, avec la plus grande détermination à l'arrivée des colonisateurs.

Hayatu Saydu est l'arrière-petit-fils du *seehu* Usmaanu Bi-Fooduye de Sokoto. Il est né et a grandi à Sokoto et a reçu jeune une province à gouverner. Il décide toutefois de quitter Sokoto où il ne pouvait donner libre cours à ses ambitions. Il part pour Yola, puis à Maroua, où il choisit de s'installer en marge de l'empire pour se tailler un fief. Il fait le choix de Balda vers 1880, dans le lamidat de Bogo. Fort de ses origines et de ce qu'il représente sur le plan religieux, il rallie les remuantes communautés peules de Bogo, Petté et Fadaré. Les mécontents, les princes écartés du pouvoir, viennent le rejoindre avec leurs clientèles. Il entre en conflit avec Lamido Sali, puis Lamido Amadu Rufaw de Maroua et avec le lamido de Mindif. Il prend Bogo et échoue de peu devant Mindif et Maroua, mais il met le pays à feu et à sang.

Lorsque Rabah fait son apparition sur les bords du Chari, Hayatu voit là une formidable opportunité et rallie rapidement son parti en 1891 et aussi celui du mahdisme. Il est même nommé par Muhammad Ahmad - qui s'était proclamé le mahdi en 1881 et prenait Khartoum quatre ans plus tard - comme son représentant pour les territoires peuls.

Il épouse Hawa, la fille unique de Rabah qui pense se servir de lui pour réaliser ses visées sur l'empire de Sokoto. Hayatu, de son côté, veut utiliser Rabah et sa puissance pour voir aboutir ses desseins et s'imposer à Sokoto.

À la différence de son prédécesseur, Umaru Sanda qui ne sut quelle attitude adopter face au descendant du *seehu*, Zubayru (1890-1901), à peine intronisé émir à Yola, demande à Sokoto l'autorisation de faire cesser les troubles causés par Hayatu.

L'émir Zubayru se met en campagne et prend ses quartiers à Bogo. L'affrontement tourne à l'avantage d'Hayatu, mais, pendant ce temps, la cavalerie de Maroua razzie et brûle Balda (1893).

Modibo Hayatu abandonne Balda pour rejoindre Rabah au Bornou. À Dikwa, il devient l'imam de Rabah, mais il s'oppose aux fils de ce dernier, en particulier Fadl-Allah, qui lui reproche ses intrigues. Modibo Hayatu se sentant pris en otage à Dikwa décide de s'enfuir à la faveur d'une absence de Rabah, alors en campagne sur le Chari. Fadl-Allah évente son projet et le fait exécuter.

[14] Mohammadou Eldridge (1976 : 392) en fait des Mawndin.

Toutefois, centrée sur le mayo Mangafé, on note la présence d'un peuplement important de Fulbe Baamle : les Jiibi'en (de *jii'bgo* : mélanger). L'accusation qu'on leur porte est celle de s'être mélangés sur les piémonts des monts Mandara aux païens, soit Podokwo, soit Urzo, ce qui semble pour le moins surprenant car ils portent des caractères somatiques peuls parmi les plus purs de la région. Cette suspicion recouvre plutôt le mépris pour des Fulbe qui ont toujours préféré le bétail et se sont tardivement penchés sur le Coran.

À l'origine, ce serait un groupe d'affranchis qui continuèrent de pratiquer l'élevage comme leurs maîtres et qui épousèrent des femmes peules. Ils venaient du nord, du Niger, et passèrent par la région de Kano, avant de s'établir longtemps au Bornou, au sud de Yerwa. Ils descendirent à Kérawa, alors capitale du Wandala, puis s'installèrent au pied de l'hosséré Padko (Podokwo). Ils vécurent en bonne intelligence avec les montagnards qui résidaient sur les piémonts, prenant des bergers chez eux. Puis une guerre les mit aux prises avec les Podokwo, ces derniers abattirent les troupeaux des Fulbe, massacrèrent des familles entières, dont celle d'Abdala, leur *ar'do*. Tout en restant à proximité des piémonts, ils glissèrent vers le sud-est, à Kingirou, entre Kossa et Magdémé. Les Fulbe Sawa les avaient précédés, mais les Ngara étaient encore absents dans la plaine. Ils demeurèrent entre Mandara et *haa'be*, gardant le bétail des uns, vendant des taurillons aux autres.

Toutefois, les guerres entre Fulbe et Mandara se radicalisant dans la deuxième partie du XIXe siècle, firent qu'ils devinrent à leur tour suspects auprès des Mandara. Les Jiibi décidèrent alors de rejoindre les autres Fulbe du Diamaré. Là, ils ne demeurèrent pas en place. Certains descendirent à Karagari, puis se dispersèrent à Kosséwa, Malam et Soukoungo. D'autres encore s'installèrent à Doubbel, Yagga, puis de Yagga à Daban et Doundéré. Ils accentuèrent leur vocation d'éleveurs en même temps que leurs intermariages avec les Ngara.

Méprisés par les « Fulbe du diina », ils furent même victimes de razzia de la part de Modibo Hayatu de Balda, qui prétendait que la plupart d'entre eux étaient dans l'incapacité de réciter les premiers versets de la première sourate. Ceux qui avaient fui à Djimtilo (Petté) revinrent vers la montagne de Papata et à Gouroré (entre Malam et Papata), c'est là que les Allemands les trouvèrent, réquisitionnant chez eux du bétail. De Gouroré, ils allaient faire paître leurs troupeaux, pendant la saison sèche, près du mayo Mangafé, alors vide (frontière entre Fulbe et Wandala). Ils décidèrent d'y fonder Djibiré en 1910 ; certains, partis de Fotoro, fondèrent Foya, puis Djalingo [15]. D'autres suivirent des Ngara qui partaient au Baguirmi.

Plus tard, ils ont été rejoints par des groupes en indélicatesse, tant avec les pouvoirs traditionnels qu'avec l'administration, voleurs de bétail, personnalités en fuite (Ouro-Modibo), membres de la secte *tarbiiya* alors persécutée (Ouro-Biridji)...

Actuellement, leur peuplement va de Makalingay (où ils forment l'exclusive des Fulbe présents) à Malam : Gouroré-Papata, Dogaré, Ouro-Djaji, Doundéré, Soukoungo Ouro-Abdouwa, Soukoungo-Nahibi... Sur les rives du Mangafé, ils continuent à garder le contact avec les Mandara. Ils se maintiennent dans ces positions marginales qu'ils ont toujours affectionnées.

Les lignages péjorés

Ils ne sont pas obligatoirement d'origine servile, mais certains ont pu rester à l'écart du *diina* (de la religion) plus longtemps. D'autres, en refusant le *jihaad*, se sont déconsidérés, ou ce sont aussi des Fulbe qui le sont devenus par les femmes.

Fulbe Suudu Deembo : selon les Ngara, ce lignage aurait pris corps au Bornou à la suite de la mésalliance de la fille d'un *ar'do* appelé Deembo. Ses fils ont préféré prendre le nom de leur mère [16] pour rester dans le concert des Fulbe éleveurs.

D'autres lignages peuls ont, dans le Diamaré, un nom de femme comme patronyme ; les Fulbe Legnol Jam, par exemple, sont issus d'une femme, Amajam.

Les Suudu Deembo se présentent eux-mêmes comme un mélange d'Arabes Showa et de Fulbe. Deembo serait non pas une femme, mais un Arabe qui aurait épousé la fille d'un *ar'do* Ngara au Bornou et aurait donné les Suudu Deembo.

Ils ont été les intronisateurs des *ar'do'en*, puis des lawans Ngara. Chez les Ngara, le mode d'encadrement politique des éleveurs peuls s'est maintenu. Les « affranchis » désignent leurs successeurs parmi les fils de l'*ar'do*. Le système, à la différence des Yillaga, où le rôle est dévolu aux notables d'origine servile, s'est toujours avéré précaire. Les Suudu Deembo, qui font et défont les lawans, ont largement contribué à l'instabilité politique des régions de Petté et de Balaza.

Les Suudu Deembo, appelés aussi Jawrooji (chefs de village, sous-entendu de serfs) ou Yeriima Pucci (princes des chevaux) car ils avaient le monopole de leur élevage, fournissent la charge de notable la plus importante, celle de *galdiima*.

On les rencontre à Yaga-Djibiwo (Malam), Petté et Balaza-Domayo.

Dans le lamidat de Petté, on trouve aussi des Suudu Ajayni (d'origine arabe, Aja'ene) dans les villages de Toukou-Mayel, Méhé, Maya...

Dasngal ou Dasi : c'est un sobriquet pour un sous-groupe ngara. Il serait apparu au Bornou. Selon Mohammadou Eldridge (1976 : 365), il s'agirait d'une branche de la fraction ngara qui aurait traîné en route ou de ceux ayant dévié de leur chemin. Ils sont aussi présentés comme un groupe qui n'a pas pu suivre le *puulaaku* (règle de vie des Fulbe de brousse) [17]. Ils ne se regroupent pas dans de gros établissements et vivent plutôt dispersés. On note des quartiers Dastchggare à Mindif et à Bogo. Ils sont aussi représentés à Kongola-Djiddéo, Yambaram, Tchasdéo, Djarengol-Dalil, Ouro-Kaygamma, où ils sont mélangés avec des Humaka'en.

Humaka (lents d'esprit, abrutis) : ce seraient des *riimay'be* des Ngara mêlés à des Arabes Showa ou encore les « pauvres » des Jaafun éparpillés lors de guerres au Bornou. Ils quittèrent Alaw, passèrent par Ndalanga et Banarou. Arrivés à Mouda (Kodek), ils se dispersèrent à Diguir, Bogo, Mérem. On les rencontre à Matfay, Siratao-Djoulgouf, Ngara-Yoldéo, Mérem-Hardéo et à Maroua.

Ils ont la réputation d'être « rebelles à tout pouvoir », de « s'installer sans permission ». Considérés comme parias, ils pouvaient être pillés en toute impunité, si bien qu'aujourd'hui encore ils restent en limite des lamidats de Mindif, Maroua et Bogo, ou dans des zones refuges au cœur de zones de karal et de brousses à épineux, comme à Mérem.

Fulbe Taadiindu : ce sont des Zumaya, des Humaka et même des Fulbe qui, ayant fui le lamidat de Mindif, ont trouvé refuge auprès des Ngara de Petté, de Malam et à Fadaré. *Taadiindu* [18] viendrait du nom de la mare *(weendu)* qui entourait une petite île à Zoumaya-Lamordé et qui était au centre des rituels zumaya. Des sacrifices majeurs se déroulaient là, au moment où le fleuve en crue pénétrait dans cette mare. D'autres donnent une autre explication sur la base de *taadaago* : retrousser (le boubou pour mieux courir), *i.e.* fuir.

Cette appellation évoque la fuite des Zumaya à la suite des persécutions dont ils furent victimes sous le lamido Adama de Mindif (1874-1887).

Les Fulbe Taadiindu sont à Doubbel, Daban, Diguirwo, Malam-Pétel, Koyranga.

Les Zumaya participent à la composition d'autres petits groupes d'origine servile comme les Fulbe Dir et Fulbe Azalwo. Ces derniers représenteraient près de 500 personnes entre les villages de Azalwo (Ouro-Zangui), Mayel-Badji (Daram) et Dandéo-Sali (Guidiguis).

(15) C'est à cette époque que commencèrent à se peupler les bords du Mangafé : Foya, Djalingo (1911), Doundéré (1911), Soukoungo-Nahibi (1917).

(16) On constate également qu'un grand nombre d'*ar'do'en* peuls ngara et mawndin portent le nom de leur mère, soit parce que le père est mort prématurément, soit parce que le nom de la mère sert le nom de louange *(jobbitoore)* manifestant la condition noble ou libre de la mère, et qu'ainsi il est retenu.

(17) Un Fulbe Ngara aurait, en gardant son troupeau, tué une pintade *(jaawngal)*. N'osant pas porter au campement un si petit gibier et ne voulant pas la partager, il la traîna au bout d'une longue corde qu'il attacha à son pied (d'où leur nom *traîner la pintade)*. Surpris, il fut la risée des autres et reçut ce sobriquet. Ce pseudo-événement masque, bien sûr, l'origine réelle de la péjoration ancienne de ce groupe.

(18) À noter qu'il existe un quartier (peuplé de Zumaya) appelé Taadiindu à Ouro-Zangui.

Fulbe Zaake'en : ils sont « sortis des Fulbe Taara » au Bornou et sont partout considérés comme arrivés avant eux, en particulier dans la région de Kongola.

Ils sont présents à Kongola-Djiddéo, Badéo, Kosséwa, Zawaye, Bogo, Doursoungo-Fassao, Ngassa et Doursoungo-Gayak.

Fulbe Njama'en ou **Suudu Njama :** ils se disent « Fulbe de Bogo », en d'autres termes un mélange de Fulbe Taara et d'autochtones, Bogokay et Kuku. Ils sont dispersés dans le lamidat de Bogo, mais se concentrent à Bogo-Garré et Bongorwo.

Les lignages d'origine *riimay'be*

Chaque grande fraction fulbe a sécrété ses lignages *riimay'be*, les Fulbe Taara comme Ngara, Bagaarmi et, dans une moindre mesure, les Yillaga.

Certains jouèrent un rôle de premier plan, comme les Fulbe Zokok, à l'origine de la conquête de Maroua, de même que les Fulbe Yaobe.

Lignages *riimay'be* des Fulbe Bagaarmi : ils sont assez nombreux avec les Yaawan'en (de *yawgo* : ne plus aimer, rejeter), les Yangnga'en (de *yangngitaago* : tirer de la misère) [19], celui des forgerons : *bebe'en* qui sont encore présents dans la région de Bousso (Tchad).

Les Fulbe Bocca'en tiennent leur nom de *boccol*, la cravache. Dans la région de Petté, ils ont multiplié les intermariages avec les Arabes Showa. Ils résident principalement à Borey-Bouba, Borey-Botchawo, à Zokotoy (Goudoum-Goudoum), Boko (Guirvidig) et Balani (Daram).

Les **Amruk** seraient des affranchis des Gotadi'en. Leur nom veut dire en arabe : sorts. Ils ont fui le Baguirmi pour s'installer auprès des Zumaya en précédant l'arrivée des Fulbe, en particulier des Fulbe Bagaarmi, leurs anciens maîtres.

Leur proximité avec les Zumaya s'exprime dans les traditions recueillies par Mohammadou Eldridge (1976 : 73) : « Les plus proches parents des Zumaya étaient une ancienne ethnie disparue et connue sous le nom de Ambourk ». Ils sont restés sur les rives du mayo Zoumaya, principalement dans le canton de Ouro-Zangui, à Zoumaya-Lamordé, Binderiel, Ouro-Maondé, Kouldouki...

Les **Galam** ou **Galamho** se présentent tantôt comme des *riimay'be* de Fulbe Bagaarmi, tantôt comme appartenant à la nébuleuse des Fulbe Baamle. Certains ont conservé des traits somatiques peuls, d'autres pas.

Ils échangent des femmes avec les Fulbe Dasngal, et aussi avec les Humaka. Les grands lignages peuls ne se marient pas avec eux. Ils cohabitent souvent avec des affranchis de Petté appelés *Abba Suka*. On les trouve associés aux Abdala'en de Bagalaf et aux Juuba'en à Gawel. On rencontre encore des Fulbe Galam à Kodek, Ibba-Balaza, Ibba Ouro-Kaygamma (Balaza) et Mandararé (Malam).

Les **Fulbe Zokok** : les traditions orales relevées par Mohammadou Eldridge (1976 : 79) signalent Mal Biri, fondateur de la lignée des *kaygamma* de Maroua, et Kacalla Ngoba comme des « Peuls Njaga » de la fraction Taara. Njaga vient de *jagaago*, être au service de quelqu'un *(jaggi'be* : serviteurs), autrement dit il s'agit d'affranchis des Fulbe Taara du Bornou. Ils se présentent eux-mêmes comme les premiers musulmans à venir dans la région de Maroua. Ils se sont affranchis d'eux-mêmes et se sont détachés de leurs maîtres. Ils entreprirent la conquête de Maroua. Leurs maîtres les rejoignirent et tentèrent de confisquer à leur profit leur conquête. Ce difficile partage du pouvoir se solda par un rejet des maîtres taara et le choix d'un représentant d'un lignage mineur en la personne de Modibo Aman Damagaran. Le *kaygamma* issu des Fulbe Zokok nommait les lamidos de Maroua et gardait la haute main sur toute la partie occidentale de la ville.

Ils peuplent, mêlés aux Bi-Marva, l'énorme quartier de Zokok à Maroua et ses prolongements de Djarengol.

Les **Fulbe Yaobe** : leur nom vient de *yaogo (*action de partir avant la date fixée). Ils étaient à Dilaara auprès de leurs maîtres taara et ngara. Ils partirent à leur insu, les devançant dans leurs migrations méridionales. Ils passèrent par Alaw, Mangafé et Zouloum-Marva où ils furent rejoints par les Taara. Après l'échec des prétendants au pouvoir à Maroua qu'ils supportaient, ils se replièrent à Pitoa-Meskine, puis à Katoual. De là ils partirent à l'est par Ouro-Boné pour s'établir à Kahéo. Ils participèrent alors à la curée contre les Zumaya.

Ils sont présents à Dougoy, Tchokola, et aussi à Ouro-Messéré. Ils dirigent l'ancien lawanat de Kahéo qui fut créé en 1935.

Les **Fulbe Sendigaw** : ils sont un mélange de Fulbe Baamle Keesu'en [20] établis anciennement à Djarengol Ardo Kadiri et de Fulbe de Zokok. Ils furent installés par Mal Biri, alors maître de Maroua, dans un village fortifié *(ribadu)*, à Sendigaw (Gayak), avec pour mission de surveiller les Giziga Bi-Marva et garder l'entrée de Maroua à l'est. On les trouve encore à Yaga (Malam) et à Ouro-Dendéo.

Les **Fulbe Mbawodi** : ils se désignent par le nom de leur établissement au sud de Moulvouday. Ce sont des Fulbe Buula et des *riimay'be* de la région de Meskine-Dougouf qui, passés par Mindif et Kafta, vinrent se mélanger aux autochtones Gerleng et Makaftakay. Ces derniers avaient fondé une chefferie semi-indépendante à l'extrémité méridionale du pays zumaya. Ce poste avancé pour la traite était déjà emprunté par les Bornouans.

Les Fulbe Mbawodi coiffèrent ce petit centre de pouvoir païen pour reprendre à leur compte la traite en direction du pays tupuri. Ils tentèrent de conserver une relative indépendance entre les lamidats de Binder, de Mindif, et les Fulbe Bagaarmi. Ils subirent les attaques de Binder et durent finalement rallier Mindif [21].

Aujourd'hui, entre Moulvouday et Yagoua, près de soixante-dix familles sont désignées comme Fulbe Mbawodi.

Il existe d'autres groupes aux effectifs restreints, aux origines peules trop mêlées et souvent serviles, comme les Galaga'en entre Ouro-Messéré et Djoulgouf, les Fulbe Dir dans le canton de Mindif...

Les autres lignages peuls

Il existe encore de nombreux lignages peuls dont les représentants sont venus à des époques diverses, circulant à travers de vastes États conquis par les Fulbe. Certains se retrouvent sans changement de patronymes depuis le Malle : les Jaafun, les Fulbe Ba'a ou ceux indifféremment appelés Wolaarbe.

Les **Fulbe Legnol Jam** disent venir aussi directement du Bornou, alors qu'une autre partie affirme être passée par Yola et Balaza. Ils sont les plus nombreux parmi les fractions mineures de la région. On les rencontre dans le canton de Sédek où ils représentent 44,5 % des Fulbe, suivis par les Fulbe Bagaarmi (31 %).

(19) Les noms de lignages *riimay'be* peuvent aller jusqu'à l'insulte. Certains groupes de *riimay'be* de Fulbe Bagaarmi, dans les cantons de Ndoukoula et Gawel, sont appelés *tuu'be caari* (de *tuu'bgo* : lapper et de *caari* : diarrhée).

(20) Ce seraient des Fulbe Jaafun (?) ou des *riimay'be* de Fulbe Keesu (Mohammadou Eldridge, 1976 : 267).

(21) Dans un rapport de tournée de J.-M. Texier (mars 1935), il est signalé « Baoudi, gros village de Mindif-Environs commandant à plus de vingt quartiers et dont le chef faisait figure de petit laouane ».

Nombre de représentants des fractions peules de la prrovince de l'Extrême-Nord en 1988

F. Feroo'be		F. Yirlaa'be		F. Bagaarmi		F. Wolaarbe		F. Baamle		Autres fractions peules		Fulbe « nomades »		Fractions peules d'origine *riimay'be*		Autres	
Ngara	24 470	F. Yillaga (indiffér.)	11 941	Ille'en	1 014	F. Kilba	231	F. Jiibi	3 111	F. Hadejia (F. Hausa)	1 801	Adanko'en	120	F. Zokok	4 245	Fulbe non diff.	7 107
Dasngal	1 050	F. Baffa	1 554	I. Toroo'be	156	F. Kiri	186	F. Jallube	102	Legnol Jam	3 873	Biibe Woyla	74	F. Yaobe	726	Foulbéisés anciens (Gamergu, Bi-Marva, Mundang de Lara…)	10 049
Suudu Deembo	1 678	F. Mazawar	3 796	I. Maljanga	96	F. Mbeewe	372	F. Yiso	378	F. Jenne	2 285	Uudaa'en	188	F. Sendigaw	438		
Suudu Kirirambu	552	F. Gajia	3 180	I. Sewgo	72	F. Ba'a	2 299	F. Sukur (Mo'en)	270	F. Malinke	139	F. Durbaali	300	F. Gawar	414		
Suudu Bodeeji	738	F. Kaya	2 820	I. Sawad'en	90	F. Wolaarbe (indiffér.)	408					Alijam	34	F. Azalwo	810		
Suudu Coli	204	F. Dazal	190	I. Wuro	558							Mbororo (Figil et autres)	139	Humaka'en	1 949		
F. Ajayne	174	Yillaga (Bibemi)	184	I. Kaarabi'en	312							F. Mare'en)	357	F. Bawdi	354		
Mawndin	11 288	F. Buula	8 061	Fukarbe	126									F. Galambo	396		
Sawa	7 923			Bodoro'en	318									F. Zumaya	10 358		
Badawwoy	2 188			Yangga'en	270									F. Taadiindu	2 453	Foulbéisés récents (3 génér.)	42 216
Taara	15 298			Abdala'en	1 392									Gerleng, Kerdeng	298		
Zaake'en	906			Biyo'en	312											*Riimay'be* (affranchis) récents	22 356
Bogokay	1 551			Gotadi'en	1 566											*Balee'be* (serviteurs)	11 788
				Yaawan'en	300												
				Japto'en	984												
				Keesu'en	6 783												
				Puri'en	528												
				Kanumu'en	1 692												
				Juuba'en	5 075												
				Juuba Ardo	402												
				Juuba Suudu Baba'en	342												
				Kaga'en	696												
				Galaga'en	1 110												
				Amruk	458												
				F. Jaafun	2 164												
				F. Bagaarmi (indifférenciés)	4 255												
Total	46 621		31 726		32 961		3 496		3 861		8 098		1 212		22 441		93 516

Les **Jaafun** vivent dispersés au milieu des autres Fulbe, généralement les F. Bagaarmi qu'ils ont anciennement ralliés. C'est à peine si on remarque quelques regroupements à Wirdiwo (Kahéo), Petté, Djarengol-Kadiri, Kongola-Garré et Kongola-Djélao.

Les **Fulbe Mbeewe** feraient partie de l'ensemble Yillaga. Certains sont restés longtemps dans la mouvance de la chefferie de Sukur où ils furent également appelés Fulbe Sukur. Quelques familles viennent même de la région de la Bénoué où ils avaient fondé de minuscules principautés (Eldridge, 1983 : 200). Ils se sont fixés au Nigeria, à Madagali et Mubi, ainsi que dans la région de Miisar.

On les retrouve à Mokolo, Maroua, Bagalaf (Bogo). Ils demeurent fort peu représentés.

Les **Fulbe Ba'a'en**. Fiers de leurs origines, ils disent en général être passés par Yola et pour cela on les appelle souvent : Fulbe Yola. Signalé par H. Barth dès 1850 comme un groupe anciennement établi au Bornou, ce lignage est plus répandu dans l'Adamaoua. On les retrouve dispersés un peu partout dans la province avec des regroupements à Diguir, Dabanandou (Papata), Ouro Djama (Maroua).

Toutefois, les Ba'a'en de la région de Petté seraient, en revanche, partis de Massénya, où ils vivaient auprès des F. Juuba. Chassés du Baguirmi, ils ont rejoint les Ngara de Petté. Ils habitent les villages de Siniyanga, Banarou, Petté-Djaformo.

Les **Fulbe Wolaarbe**. Ils partagent la même origine que les Ba'a'en. Ils sont présentés par les autres sous leur nom générique de Wolaarbe ou de Fulbe Garoua. Plus rarement, ils se désignent comme Fulbe Kiri, Kilba. Ils apparaissent en familles isolées, excepté à Tchakamadjé, Ouro-Bouldoumdjé, Takaye et Karal-Gié. On rencontre quelques Kilba venus du nord de la région de Gongola.

Il existe encore des Fulbe Miisaw qui sont des Ngara issus du petit État peul au sud-ouest du Bornou, apparentés avec ceux de Petté ; des Fulbe Jenne à Silokdji, Mérem et Maroua ; quelques familles de Fulbe Jobo, Fulbe Jallube, et pour finir, de Fulbe Bornanko qui seraient partis du Bornou en pays hausa, où on les aurait ainsi désignés.

Les **Fulbe Hausa**, appelés également Fulbe Hadejia, représentent le dernier grand groupe peul à migrer de façon organisée d'ouest en est et à traverser la région. Ils sont en majorité originaires d'Hadejia, un État peul à l'est de Kano qui prit son indépendance à l'égard de Sokoto dans la deuxième partie du XIXe siècle (Urvoy, 1936 : 315). Lors de la pénétration anglaise au début du siècle dans le pays, ils refusèrent l'arrêt du servage. Après un conflit à propos de la chefferie, ils partirent, passèrent par Potiskum, Kafajé, Yajiwa, Gwoza au nord de Madagali, pour aboutir à Damaley (Guirvidig). Trop nombreux, ils furent refoulés sur Bogo par le chef Agourda de Guirvidig.

Le gros des migrants franchit le Logone pour aller s'installer sur la rive orientale du Chari, à Bogo-Moro, où l'administration découpa pour eux un canton. D'autres, rejoints par des familles passées par Yola-Djada, furent placés par le lamido Buhari de Mindif à Moulvouday ou s'installèrent à Lougol-Kalfou, Gobiyo...

Aujourd'hui, on compte près de 250 familles de Fulbe Hadejia établies dans la région de Bogo (à Ribao, Madiyaré, Ouro-Aladji), Moulvouday (M. Waylare, M. Zariya, Hodango-Gourama) et Yagoua (Goyongré, Yaray Foulbé, Yagoua-Centre). On retrouve souvent dans leur entourage des Mbororo, Adanko'en, une vingtaine de familles également venues du Nigeria.

Les **Mbororo**, hormis quelques familles Ali Jam et de Fulbe Mare'en (car ils étalent leurs nattes et leurs effets sur les buissons), qui nomadisent entre le grand yayré et la région de Mindif (Kolara, Horlong et Gadjia), sont absents de la province. Ils furent interdits de pacage par les lamidats peuls qui entendaient se réserver les pâturages de décrue et de saison des pluies pour leurs nombreux troupeaux. Les Mbororo n'apparaissent qu'à Figuil, où ils se sont sédentarisés. On rencontre quelques représentants à Moulvouday et à Yagoua. Au nord de la latitude de Mora, la province est traversée par plusieurs couloirs de transhumance de moutonniers Uudaa'en qui font mouvement entre le Nord-Nigeria, le Niger et les rives du Chari au Tchad.

Quelques-uns se fixent dans les villes où ils sont généralement maquignons. Il existe également des Fulbe Baali (moutons) qui forment un groupe particulier, établis au nord du Baguirmi, dans la région de Dourbali. On les rencontre à Bongor Foulbé (Mindif) et éparpillés dans le Diamaré.

Au-delà d'une ligne Maltam-Kousseri, on voit apparaître épisodiquement, au moment des sécheresses (1972, 1973, 1983) des Fulbe dits Biibe Woyla (fils du nord), venant du Niger, avec des bœufs porteurs et des dromadaires.

Balee'be et *riimay'be*

L'appellation de « *riimay'be* » sans qualificatif ne s'applique pas aux anciens affranchis intégrés parmi les Fulbe et qui y forment des lignage ou sous-fractions reconnus. Elle désigne ceux qui ont plus récemment, au XIXe siècle, été réduits en servitude, puis affranchis.

L'histoire des esclaves et affranchis peuls reste à faire. Certains déclarent leurs origines alors que leurs anciens maîtres, en particulier chez les Yillaga, cherchent à la voiler en les intégrant dans un ensemble familial. À l'inverse, les Fulbe Bagaarmi aiment à préciser l'origine la plus exacte possible de leurs affranchis.

Les Foulbéisés de condition servile sont appelés du nom de leur lieu de résidence, on parle alors de Fulbe Maroua, Fulbe Bogo, de Fulbe Salak, de Fulbe Zongoya...

La société peule, au début du XIXe siècle et au début du XXe siècle, était fondée sur l'esclavage. Les pourcentages de populations d'origine servile sont variables, mais peuvent être estimés au tiers du peuplement peul. Promises à l'assimilation, elles ont un statut évolutif dans le temps, aussi est-il difficile de les recenser. D'anciens *riimay'be*, dont on veut bien oublier l'origine, cohabitaient avec des esclaves récemment acquis (*bilki'en* : parlant mal le foulfouldé). Libérés par les lois coloniales, certains n'ont pas cherché à s'affranchir et sont restés près de leurs maîtres, alors que d'autres ont poursuivi leur processus d'affranchissement [22].

Il existait aussi des villages de cultivateurs captifs *(ruumnde)* [23] progressivement rebaptisés au début du siècle. Ils étaient nombreux le long du mayo Zoumaya, dans la région de Pallar, Godola, Dogba et Doumrou.

Les *balee'be* sont encore parfaitement identifiés quant à leurs origines (Musgum et Tupuri). On les désigne aussi par leurs maîtres, on parlera des *balee'be* des Mawndin, des Sirata...

Certains établissements étaient composés d'un agrégat de *ruumnde*, qui font que leurs ressortissants sont immédiatement identifiés : Bao-Hosséré, Dir, Galaga, Mayo-Laddé (région de Binder)...

Actuellement, des régions ont un peuplement en majorité d'origine servile, comme, à l'ouest de Meskine : Katoual, Gazawa, Zongoya et Salak [24].

Dans le canton de Godola, 28 % des Fulbe et Foulbéisés sont des *riimay'be* et des *balee'be*. À Salak, plus de 63 % de ceux qui se déclarent fulbe sont d'origine servile. Cette situation est due à la marginalité de Salak, revendiqué par Maroua et Mindif, et à l'exploitation de vastes zones de karal qui entraîna le maintien sur place de sarés de serviteurs.

À Yakang, ceux qui se disent Fulbe sont composés à 77 % de *riimay'be*, dont les origines sont des plus diverses. D'anciens *riimay'be* sont venus avec les Yillaga depuis le pays gude et aussi de Mayo-Laddé. Modibo Buba Biroowo, le fondateur de Mindif, les installa à Dir où ils se mêlèrent à des Zumaya réduits sur place en esclavage. Ils s'établirent ensuite à Karal-Loule (*luutule* : ceux qui se lavent). Parmi ceux qui se disent Sirata, il faut noter des Sirata Paatawal, d'origine serve, et quelques Sirata Koyam, qui pratiquaient eux la traite. Yakang a rallié ensuite d'autres affranchis, Kila'en (forgerons de Binder), Bebe (forgerons fulbe Bagaarmi) et Tupuri islamisés.

À Galaga (Ouro-Messéré), trente-neuf familles se disent Keesu, en fait ce sont des descendants d'esclaves keesu de Kalfou. Cette revendication d'appartenance au lignage des maîtres est courante. Nombreux, ils cherchèrent à éliminer leurs maîtres, qui durent fuir à Djodjong (Mogom). En acceptant de regagner leur village dans une zone vidée par les guerres de Modibo Hayatu et à la demande de Lawan Garre de Bogo, ils ont acquis globalement leur statut d'affranchis.

Parmi les colonies de Mandara, de la région de Maroua, aujourd'hui totalement foulbéisées, nombreux sont ceux qui descendent de serviteurs et d'affranchis du Wandala ou même du Bornou, et qui ont cherché auprès des Fulbe à faire oublier leurs origines.

Zamay fut fondé par des esclaves qui s'étaient insurgés à Boula (Mohammadou Eldridge, 1988 : 257-277). Alliés à certains groupes mafa, guerroyant avec d'autres, ils vivaient dans des camps éphémères entre Soulédé et Tchouvok, puis ils se fixèrent à Lowol-Zamay. Yola érigea Zamay en lamidat, tant les rendements en esclaves furent jugés appréciables. Ces deux « lamidats », Gawar et Zamay abritèrent un ramassis d'irréguliers Fulbe Baamle, de *riimay'be* bi-marva, des Mirjin, des transfuges à peine islamisés des massifs voisins, notamment les Bulahay. Ils firent de ces établissements des postes de traite qui écumèrent les piémonts.

Sigasia, sur le mayo Mangafé, fut fondé par d'anciens esclaves tupuri (Mohammadou Eldridge, 1976 : 362).

Papata-Hodango reçut un statut spécial pour avoir été un refuge pour les esclaves marrons enfuis du pays peul au Wandala et qui revenaient sur les terres de Maroua. Lamido Sali leur permit de s'installer là et de cultiver sous la conduite d'un de ses serviteurs. Il fut interdit à leurs anciens maîtres de les y poursuivre. Ils occupaient un poste avancé, en face de la frontière du Wandala. Le canton de Papata devint ensuite une terre d'asile pour tous ceux qui cherchaient à fuir leur condition. Dans le canton de Papata, 53 % de la population sont d'origine servile (dont 20 % avoués) avec, auprès d'eux, un fort contingent de Fulbe éleveurs (36 %).

(22) Avec le renouveau religieux actuel, des affranchissements interviennent encore, car ils sont scripturaires du point de vue coranique, à la fois pour le maître et pour l'esclave.

(23) L'existence des *dum'de* (sing. *ruumnde)*, villages de cultures de saison des pluies, occupés par les captifs, a été mise en doute pour le Diamaré par certains administrateurs, par comparaison avec l'ampleur du phénomène rencontré dans l'Adamaoua. Ils n'en existaient pas moins, mais en quartiers relativement proches des habitations des maîtres. On en retrouve encore les traces dans la toponymie : Roumndé (à Ouro-Zangui), Ouro-Sissi (Godola) s'appelait auparavant Roumndé.

(24) Au sujet des populations de Katoual et de Gazawa, les administrateurs parlent de « dimadjo » (sing. de *riimay'be)*, y compris dans les rapports agricoles, pour expliquer « leur goût plus prononcé pour l'effort et leur qualité d'agriculteur », comparés aux Fulbe.

Les Foulbéisés

Ils sont, selon l'expression « entrés chez les Fulbe » ou encore « se sont faits Fulbe ». Mis à part les groupes anciennement islamisés : Sirata, Hausa, Mandara [25], ils appartiennent pour l'essentiel à l'ensemble des *silmube* (convertis), Giziga, Mofu, Mundang... de longue date (un siècle et plus), ou plus récemment.

Jadis, un converti sortait de son milieu pour intégrer la ville ou le village peul. Il habitait un saré peul, parlait, s'habillait et mangeait comme un Fulbe. Depuis les années 1970, on assiste à une islamisation au sein des ethnies mêmes. Les islamisations des chefs furent souvent provoquées par l'administration sous Ahidjo jusqu'en 1983, au moment des successions. En 1990, tous les chefs giziga (le dernier à Midjivin), mundang et musgum sont passés à l'islam [26]. Chez les Tupuri, un seul a fait mine de s'islamiser, en 1993...

Aujourd'hui, ces nouveaux musulmans entendent demeurer Giziga, Mundang, Musgum, Gidar... La machine à foulbéiser fonctionne moins bien et seulement dans le grand centre islamisateur qu'est Maroua où 36 % des « Fulbe » sont des Foulbéisés. Les conséquences sont d'abord religieuses, les nouveaux convertis se montrent sensibles aux sectes revivalistes de type *tarbiiya*, parfois exaltées comme celle des *isala'en*, venues du Nigeria, alors que les vieilles familles peules donnent dans un intégrisme plus intellectuel avec le wahabisme.

Les conséquences politiques peuvent *également* être importantes dans la mesure où ces nouveaux islamisés ne feront pas obligatoirement bloc avec l'élément fulbe.

Les choix cartographiques

La carte des grands lignages peuls est le fruit d'une enquête menée sans intermédiaire en 1991 et 1992, et partiellement reprise en 1995 dans tous les cantons à peuplement peul, sur la base des listes d'imposables. Nous avons visité ou convoqué, dans les *zawleeru* (entrée-vestibule de la case) des lawans ou des jawros, chaque chef de famille afin d'obtenir son lignage. La réponse était par la suite confirmée ou infirmée par les notables du chef.

Nous aurions pu présenter plusieurs cartes en fonction de l'identité revendiquée et de celle fournie par des tiers. Nous avons essayé de nous approcher le plus possible de la réalité historique.

Les cantons représentant des dominantes de peuplement le plus souvent significatives, nous avons choisi d'exprimer la composition des différents clans peuls dans ce cadre-là.

Pour maintenir une bonne lisibilité de la carte, nous avons dû procéder à des simplifications qui ont contraint à des choix, en particulier au niveau des lignages secondaires.

Bien que fortement représentés dans les cantons de Petté et de Balaza-Lamido, les F. Jenne n'apparaissent pas et sont englobés dans la catégorie « Fulbe divers ». Il en est de même des F. Legnol Jam à Petté, Balaza-Lawane, Dargala et Sédek ainsi que des groupes trop localisés comme les F. Yaobe.

En revanche, nous avons fait apparaître deux clans secondaires, mais géographiquement individualisées. Écartées de la conquête peule du XIXe siècle, elles sont demeurées sur des no man's lands : les F. Sawa peuplent une région qui prend en écharpe des massifs-îles au nord et à l'ouest de Maroua alors que les Jiibi'en occupent toujours la frontière entre Fulbe et Mandara. Nous avons ajouté les F. Hausa, en tant que représentants du dernier grand passage migratoire des Fulbe vers l'est.

Nous avons dû procéder à des regroupements. Nous avons, par exemple, rattaché aux Fulbe Taara leurs affranchis arrivés avec eux à Bogo, les Zaake'en, et ceux issus de leur conquête : les Njama'en. Nous avons aussi comptabilisé dans leur rang les Bogokay, groupes autochtones alliés ou assujettis, totalement foulbéisés.

Aux Ngara nous avons rattaché les Suudu Deembo liés à eux de longue date, le groupe des Dasngal et des lignages d'éleveurs vivant auprès d'eux : Kiririambu, Boodeeji et Coli.

Quant aux Yillaga nous avons préféré, toujours pour une meilleure lisibilité, confondre les fractions Mazawar, Baffa et Gajia. Seuls les Fulbe Buula, dont l'histoire est nettement différenciée, ont reçu leur propre signalement.

Les Yillaga posent le problème de leurs rapports avec leurs affranchis. Dans cette fraction peule, le démarquage est volontairement flou. Le pouvoir des chefferies Yillaga repose sur les *riimay'be* et c'est par eux que passe l'assimilation des populations soumises. Nous n'avons pas dans ce cas individualisé les affranchis.

À l'opposé, nous avons fractionné les grands groupes peuls, comme celui des F. Bagaarmi, véritable monde à lui seul. Nous avons individualisé le lignage le plus important, car historiquement il s'est toujours montré indépendant : les Juuba'en.

L'implantation des Mawndin et des Ngara fait apparaître des plages de colonisation différentes : Fadaré, Yoldéo et Dambay pour les premiers ; Petté, Malam-Pétel et Balaza pour les seconds.

En dépit de la facilité de circulation dans le cadre de leurs principautés, les aires de peuplement peules restent toujours nettement dominées, au niveau des lawanats, par un grand lignage. Dans l'ensemble, pour les centres de lamidats (le cas de Maroua mis à part) les dominantes des peuplements peuls de la conquête se maintiennent.

Nous aurions pu différencier *maccu'be* et *riimay'be* ou encore les associer à la fraction peule de leurs anciens maîtres. Toutefois, la différence entre les deux groupes n'est pas partout interprétée de la même façon et, par ailleurs, les liens avec les anciens maîtres ne sont pas toujours reconnus.

La catégorie des *maccu'be* peut être très restrictive, il peut s'agir d'esclaves qui n'ont jamais racheté leur liberté et ont profité de la « libération » coloniale ou, au contraire, de personnes d'origine serve en général. Avec le temps, cette catégorie sociale s'estompe aussi n'avons-nous pas maintenu sa représentation cartographique préférant l'assimiler à celle des *riimay'be*.

La présence des populations d'origine serve est plus forte vers les monts Mandara et dans les premières zones mises en valeur pour la culture, les mayos Tsanaga et Boula.

Les Foulbéisés représentent un monde encore plus flou et plus difficile à cerner, nous n'avons retenu que ceux dont les ascendants étaient déjà « entrés » chez les Fulbe. Les Zumaya posent problème, car ces Foulbéisés forment un important fond de peuplement. Nous leur avons accordé un signe particulier.

En dépit de l'effort consenti pour « coller » à la réalité historique, le choix dans l'interprétation de certaines catégories sont tels que nous aurions pu aboutir à des cartes sensiblement différentes, mais toujours aussi pertinentes.

Indications bibliographiques

Boutrais (J.), 1987 — *Mbozo-Wazan. Peuls et montagnards au nord du Cameroun.* Paris, Orstom, Atlas des structures agraires au sud du Sahara n° 22, 154 p.

Carbou (H.), 1912 — *La région du Tchad et du Ouadaï.* Paris, Leroux, t. I 380 p, t. II, 278 p.

Lacroix (P.F.), 1953 — *Notes sur les Peuls de l'Adamawa.* Archives de Maroua, 88 p. dactyl.

Lemoine (J.), 1918 — *Les pays conquis du Cameroun-Nord.* Yaoundé, archives Ircam, 127 p. *multigr.*

Martin (J.Y.), 1981 — « Essai sur l'histoire pré-coloniale de la société matakam ». *In* : Colloques internationaux CNRS, Paris, *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun* : 219-227.

Mohammadou Eldridge, 1976 — *L'histoire des Peuls Ferôbe du Diamaré : Maroua et Petté.* Cameroun, Onarest, Tokyo, ILCAA, 409 p.

Mohammadou Eldridge, 1983 — *Peuples et royaumes du Foumbina.* Tokyo, ILCAA, 307 p.

Mohammadou Eldridge, 1988 — *Les lamidats du Diamaré et du Mayo-Louti au XIXe siècle (Nord-Cameroun).* Tokyo, ILCAA, 324 p.

Noye (D.), 1989 — *Dictionnaire Foulfoudé-Français. Dialecte peul du Diamaré, Nord-Cameroun.* Paris, Librairie orientaliste P. Geuthner, 425 p.

Podlewski (A.M.), 1966 — La dynamique des principales populations du Nord-Cameroun (entre Bénoué et lac Tchad). *Cah. Orstom, sér. Sci. Hum.*, 3 (4), 194 p.

Publications du Comité d'Études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française — Paris, Larose, 350 p.

Santoir (C.), 1992 — *Note succinte sur les Yilaarbe du fleuve Sénégal.* Orstom, *multigr.*

Seignobos (C.), Tourneux (H.), 1978 — Chronique des Peuls de Binder. N'Djamena, *Annales de l'Université du Tchad*, n° spécial, 121 p.

Seignobos (C.), 1993 — « Des traditions fellata et de l'assèchement du lac Tchad ». *In* : Orstom, coll. et Sém., Barreteau D. (éd.), *Relations interethniques et cultures matérielles dans le bassin du lac Tchad* : 165-182.

Seignobos (C.), 1994 — *La mise en place du peuplement peul de la région de Gawar.* SOS Louti-Nord/Care international, 50 p.

Seignobos (C.), 1995 — « Note sur l'histoire des peuls Ngara de la région de Balaza ». *In* : D.G.P., *Terroir de Balaza-Domayo* : 55-65.

Urvoy (Y.), 1936 — *Histoire des populations du Soudan central.*

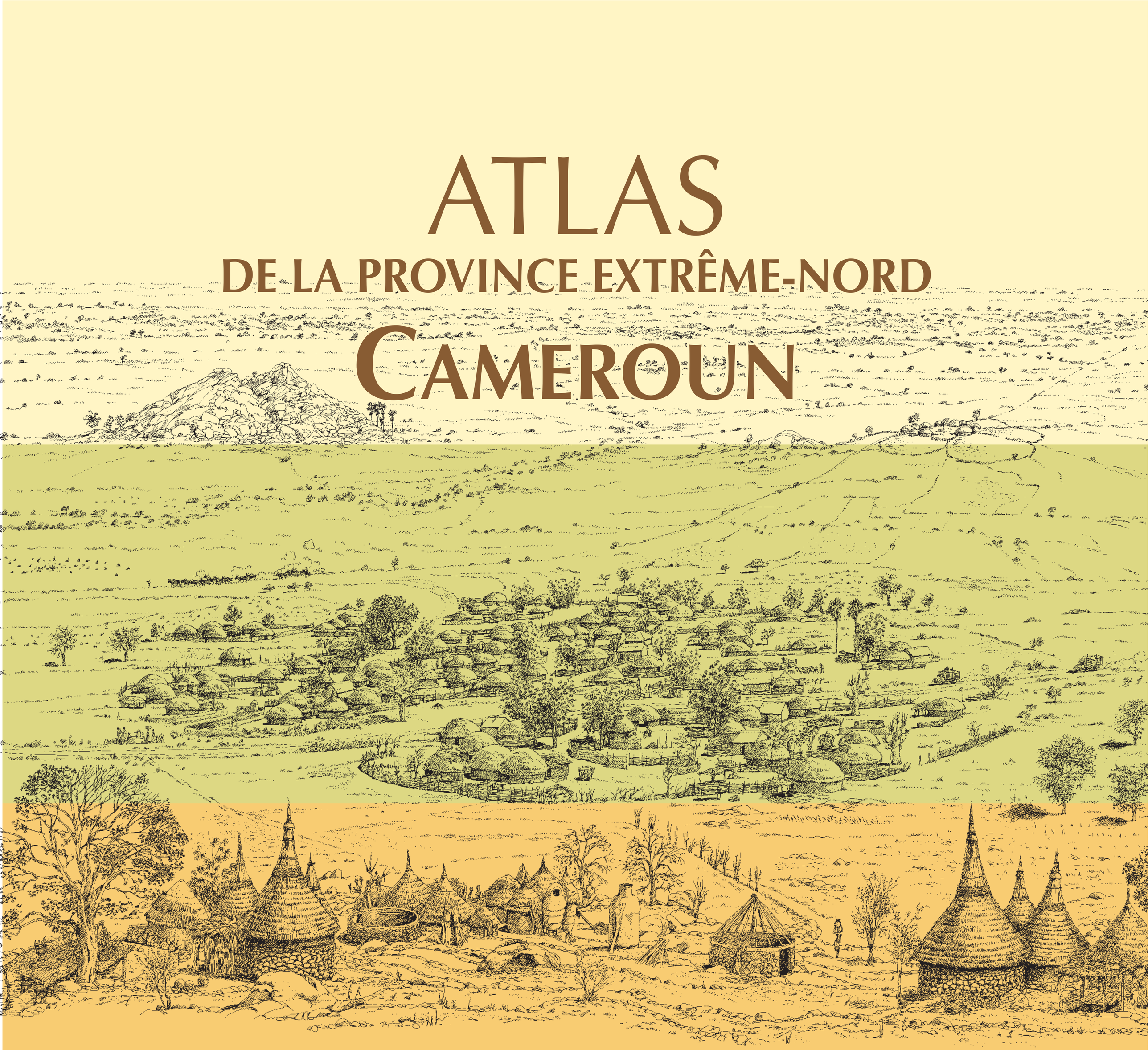
Urvoy (Y.), 1949 — *Histoire de l'Empire du Bornou.* Paris, Larose, Mémoire de l'Ifan n° 7, 166 p.

Vossart (J.), 1953 — Histoire du sultanat du Mandara. *Bull. Soc. Ét. Cam.*, 4 (35-36) : 19-52.

[25] À Garoua, ils sont désignés comme Kambari'en, et à Ngaoundéré, on parle de langue kambarire (foulfouldé parlé par les Foulbéisés).

[26] Cela n'est toutefois pas irréversible puisque, en 1997, les chefs de Boboyo (Mundang), Moutouroua (Giziga) ne sont plus musulmans. Il en est de même à Douvangar et Méri chez les Mofu.

ATLAS
DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD
CAMEROUN



République du Cameroun
MINREST Ministère de la recherche scientifique et de la technologie
INC Institut national de cartographie

IRD
Institut de recherche pour le développement

ATLAS
DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD
CAMEROUN

Éditeurs scientifiques

Christian SEIGNOBOS et Olivier IYÉBI-MANDJEK

République du Cameroun
MINREST MINISTÈRE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE
INC INSTITUT NATIONAL DE CARTOGRAPHIE

Paris, 2000

Éditions de l'IRD
INSTITUT DE RECHERCHE POUR LE DÉVELOPPEMENT

Coordination des travaux

Christian Seignobos
Institut de recherche pour le développement, Paris
Olivier Iyébi-Mandjek
Institut national de cartographie, Yaoundé

Rédaction cartographique

Christine Chauviat, Michel Danard, Éric Opigez (LCA)

avec la participation de
S. Bertrand, C. Brun, M.S. Putfin, C. Valton (LCA)
et
R. Akamé, N.C. Ambe, J.R. Kameni, J.M. Leunte, O. Nan Manya, G. Vissi, A. Voundi (INC)

Le modèle numérique de terrain a été généré avec le logiciel de
Système d'information géographique Savane de l'IRD
par É. Habert (LCA)

La mise en forme du CD-Rom a été réalisée par
Y. Blanca, É. Opigez et L. Quinty-Bourgeois (LCA)

sous la direction de
Pierre Peltre
Responsable du Laboratoire de cartographie appliquée (LCA)
IRD Île-de-France, Bondy

avec la collaboration de

Paul Moby-Étia
Directeur de l'Institut national de cartographie (INC)
Yaoundé

Maquette de couverture
Christian et Fabien Seignobos

Secrétariat d'édition
Marie-Odile Charvet Richter

Références cartographiques

Fond topographique extrait et mis à jour à partir des cartes à l'échelle de 1 : 500 000,
Fort-Foureau, feuille ND-33-S.O., Institut géographique national, Paris, 1964,
Maroua, Centre cartographique national, Yaoundé, 1975.

ATLAS RÉGIONAUX ANTÉRIEURS
publiés par l'Orstom

MANDARA-LOGONE
A. Hallaire, H. Barral (1967)

BÉNOUÉ
J. Boulet (1975)

OUEST 1
G. Courade (1974)

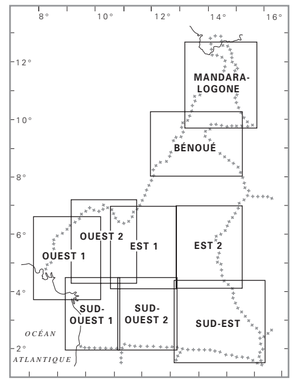
OUEST 2
J. Champaud (1973)

EST 1 et **EST 2**
J. Tissandier (1970)

SUD-OUEST 1
A. Franqueville (1973)

SUD-OUEST 2
J. Champaud (1965)

SUD-EST
H. Barral, A. Franqueville (1969)



Le code de la propriété intellectuelle (loi du 1er juillet 1992) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.

© IRD Éditions, MINREST/INC - 2000

ISBN 2-7099-1444-1